

# LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

## SOMMAIRE

		Pages.
P. JOUGUET.....	Platon au Cinéma.....	3
*** .....	L'Essence de la Liberté.....	20
J. DUPERTUIS.....	M <sup>me</sup> Montessori et l'Éducation sensorielle..	26
Étienne DRIOTON.....	Les Fêtes égyptiennes.....	43
Gaston WIET.....	La chute d'el-Arich (décembre 1799)(à suivre).	69

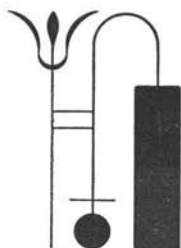
## CHRONIQUE DES LIVRES.

JEAN DUPERTUIS

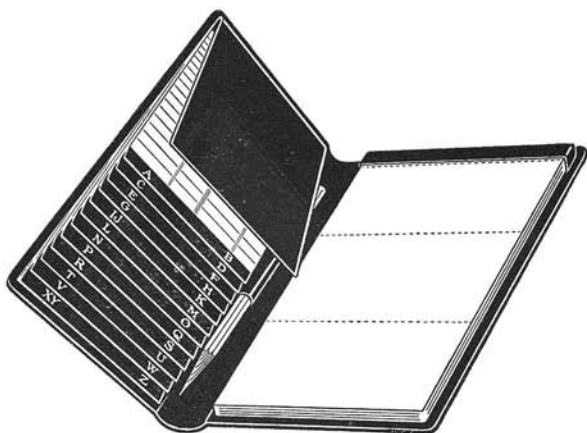
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN

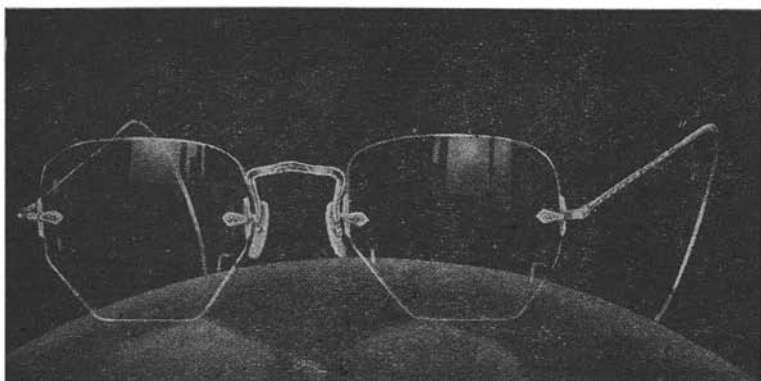


INDEX TÉLÉPHONIQUE

EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47815-45034



un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN  
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

---

TOME XIII

LE CAIRE  
1944



# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## PLATON AU CINÉMA.

L'idée de mettre Platon au cinéma ne pouvait, en Égypte, venir à l'esprit que du seul Docteur Roger Godel. Elle paraîtra sans doute surprenante aux hellénisants des vieilles générations, qui admettront difficilement que les dialogues écourtés de l'écran puissent avoir quelque rapport avec la littérature philosophique et que la restauration de la vie antique, où le roman lui-même a si souvent échoué, puisse s'accommoder de ces suites précipitées de bruyantes et trépidantes visions. Cependant le cadre revivra mieux par l'image, stable ou mobile, que dans les combinaisons verbales d'une description, et c'est là le triomphe — triomphe facile, si l'on veut — du cinéma, mais l'âme, la pensée, ou pour mieux dire l'humanité que plus de quatre siècles d'un commerce avec l'antiquité classique nous ont habitués à chercher dans les vieux textes, comment s'exprimerait-elle dans le texte moderne, si souvent, hélas ! d'une langue médiocre, et que les ingénieurs du son font vibrer à nos oreilles dans une sorte de tintamarre funeste à l'accueil intime de l'esprit que postule toute œuvre d'art ?

Mais le Docteur Godel, jeté comme tous les médecins au milieu des réalités de la vie, n'a pu méconnaître l'irrésistible conquête du public par la vue directe et mouvante des choses, et, comme c'est un apôtre, il n'a pas hésité à demander au cinéma de transmettre aux foules le message de Platon.

Ce message, déjà ses livres, parus dans la tourmente, nous l'avaient apporté. *Cités et Univers de Platon* est de 1940. C'est le même sujet à peu près sous le même titre,

que traitent *Images et dialogues cinématographiques*, dont l'imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale a su faire un chef-d'œuvre typographique (1).

Naturellement, le cinéma ne peut nous rendre tout Platon. Nous en donnera-t-il même l'essentiel? Peut-être, si l'on admet avec M. Rivaud, que « la métaphysique ne l'a pas intéressé particulièrement, son œuvre tout entière étant dominée par le souci continu des applications pratiques ». Il est évident qu'il était impossible de mettre la dialectique en images, mais la leçon de politique qui se dégage de l'enseignement de Platon s'est exprimée dans les faits de son existence même. Roger Godel a tenté de nous la faire entendre en offrant à nos regards les plus significatifs.

Platon appartenait, on le sait, à l'une des plus nobles familles d'Athènes, et qui faisait remonter son origine aux rois. Son père Ariston avait bien été un des fidèles de Périclès, dont toute la vie fut consacrée à l'achèvement de la démocratie; mais ces aristocrates, fondateurs enthousiastes du régime populaire, manifestaient dans leurs manières et peut-être même dans leurs pensées un certain dédain pour les foules; on ne peut guère méconnaître chez Platon un goût aristocratique de l'autorité; il ne recule jamais, dans les constitutions qu'il nous propose, devant la nécessité d'imposer à la masse l'obéissance aux lois par la contrainte qu'exercent les Sages. Un homme de notre siècle, où l'on ne conçoit guère la dignité de la personne sans l'autonomie de la conscience, peut se sentir souvent comme oppressé à la lecture de certaines pages de *la République*, du *Politique* ou des *Lois*. Il y avait chez Platon des tendances à la tyrannie et il eût pu devenir un Critias. C'est ce que Roger Godel a fort heureusement indiqué dans une des scènes les plus pénétrantes de son film. Il fut arrêté sur cette pente pour avoir rencontré Socrate.

---

(1) Éditions des Lettres françaises.



La première partie du spectacle sera donc consacrée à l'influence de Socrate sur la politique de son jeune disciple, influence d'autant plus profonde qu'elle a été renforcée par l'expérience des événements.

Athènes, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, a vécu, dans la défaite, une révolution où les politiciens ont bien pu voir le triomphe de certains disciples et de certaines doctrines socratiques. Si, pour s'y être courageusement opposé, Socrate lui-même faillit y périr, le souvenir odieux qu'elle laissa dans la mémoire des restaurateurs de la démocratie ne fut pourtant pas étranger à l'acte que nous sommes tentés de considérer comme le plus grand crime de la démocratie, la condamnation même de Socrate. Mais l'esprit des politiciens se meut, selon Platon, dans le monde de l'opinion fautive. Le philosophe n'a cessé toute sa vie — fidèle en cela à l'enseignement de son maître — de leur opposer le « politique » qui cherche ses inspirations dans la contemplation de la Vérité. Le film de Roger Godel, nous l'allons bien voir, adopte pleinement, en la modernisant, cette vieille thèse socratique, et ce serait sans aucun doute, trahir ce primat de l'esprit, si souvent proclamé de nos jours, même par les moins « spirituels » des hommes, que de ne point la professer. Mais il faut bien voir ce qu'elle entraîne, et si beaucoup de ses plus bruyants défenseurs l'apercevaient, je crains que leur zèle n'en fût subitement ralenti.

Les scènes où se manifeste la personne ou l'inspiration de Socrate sont parmi les plus émouvantes du film. Peut-être y mettons-nous le souvenir des dernières pages du Phédon, et, me dira-t-on, combien de spectateurs ont-ils lu les dernières pages du Phédon ? A quoi je répondrai : à peu près tous, certainement, au moins au Caire, car c'est je pense, une opinion tout à fait injuste que de déprécier la culture moyenne du public et ceux qui se présentent à lui avec le sentiment, qu'ils croient pour eux-mêmes flatteur, de le dominer du haut de leur savoir, s'exposent à ne lui révéler que leur vanité. A une pareille objection, Roger

Godel ne s'est pas une minute arrêté, qui n'a pas cru que son apostolat serait sans portée parce qu'il était philosophique. Malgré les apparences, je ne pense pas qu'il se soit ainsi montré le moins du monde infidèle à son platonisme.

Les premiers tableaux nous mettent dans l'atmosphère historique de l'Athènes de 404. On aimerait insister sur la probité vraiment scientifique du décor, soulignée, si je puis dire, par quelques dessins de l'auteur, et dont l'austère et simple grandeur convient parfaitement au sujet et à l'antiquité classique. Platon nous apparaît, tel qu'il était vraisemblablement alors, un jeune « cavalier ». Dès le début, tandis que quelques Athéniens affamés s'agitent, dialoguent ou meurent au pied des remparts, on le voit monter la garde aux créneaux, dans un silence plein de méditations pathétiques, et attentif au spectacle de sa patrie assiégée par l'implacable armée de Sparte, et bientôt nous aurons quelques lueurs sur le combat qui va se livrer dans la conscience de ce jeune noble, auditeur réticent des sophistes, mais déjà profondément touché par les propos de Socrate.

Quand celui-ci paraît, son étrange figure domine l'écran comme elle a dominé la pensée de son temps. Suivez-le dans cette promenade matinale à travers les rues d'Athènes, assistez à sa rencontre avec le maraîcher, puis avec Platon, et écoutez ces brefs dialogues chargés de sens, et où se révèle déjà le « paradoxe » du Gorgias : le plus grand des maux, c'est de commettre l'injustice. Pour éviter ce mal, Platon ne peut que s'enfuir et nous verrons son vieux maître l'accompagner au delà de la poterne qui s'ouvre sur le barathre, où pourrissent les massacrés d'Eleusis. C'est là qu'il fera ses adieux à son jeune disciple, maintenant affermi dans sa foi en la Justice, et qui, pour avoir rompu avec ceux de son monde et leur injuste prétention à être des chefs, est obligé de se réfugier à Mégare. Mais écoutons aussi, autour du vieux sage un peu sceptique et narquois après le triomphe des démocrates, les propos de la foule qui le désigne déjà comme une victime du

conformisme démagogique. Porté par la grandeur du sujet, et soutenu par un sens de l'humain qui met cette grandeur dans les gestes les plus familiers, Roger Godel élève ainsi l'art du cinéma jusqu'aux plus nobles sommets de l'art tragique.

Les tableaux qui évoquent le procès et la mort du sage sont soulevés par le souffle de grandeur qui vient de l'*Apologie*. Mais Godel n'a pas songé à représenter le dernier épisode du *Phédon* : ce sont des enfants, qui, devant la prison, jouent cette scène en jouant à la mort de Socrate ; — surprenante invention dramatique, qui ajoute au pathétique de la mort du philosophe celui de l'innocente incompréhension des enfants et des peuples, offerte à l'indulgence du sage, quatre siècles avant le divin pardon du Christ.

Platon n'a pas assisté à la mort de Socrate : il nous le dit lui-même au début du *Phédon*, il était malade. Le voici sur son lit de douleur, écoutant son ami Euclide de Mégare, qui lui fait le récit des derniers moments du grand maître en amitié qui était son ami, et demandant anxieusement quel fut son dernier message :

EUCLIDE. — Il n'a rien laissé qu'un exemple.

PLATON. — Aucun commandement ?

EUCLIDE. — Si, peut-être !.. laissez-moi retrouver ses propres paroles : Ayez le souci de vous-mêmes, — non de votre corps, mais de votre âme —... alors toute tâche accomplie sera une tâche faite par amour... suivez comme à la trace ce qui s'est dit en ce jour.

PLATON. — Cette cité me fait horreur !.. j'étouffe entre ses murs. Euclide, reçois-moi à Mégare.

Et le tableau suivant nous montre Platon, affaibli par la maladie, sous les oliviers de la route de Mégare, et se répétant comme un viatique les paroles de son maître.

C'est en Silcile, non pas en Attique, que Platon prit une part active à la politique. Il y fit, comme on sait, trois voyages, l'un au temps de Denys l'Ancien, et les deux autres au temps de Denys le Jeune, et il ne fut pas étran-

ger aux tentatives révolutionnaires de son disciple Dion. Elles lui parurent une occasion d'appliquer ses doctrines et de fonder enfin cette cité idéale, dont le chef ou les chefs auraient été des philosophes, et sur laquelle il a mérité toute sa vie.

Voilà donc les épisodes qui vont inspirer les tableaux des deux autres parties du film. Il faut avouer qu'historiquement ces événements sont mal connus, ce qui s'explique par la nature même de nos sources. Cornélius Népos dont on peut lire une vie de Dion, est d'une médiocrité irrémédiable. Diodore, qui avait sous les yeux les historiens de la Sicile, et notamment ce Philistos, l'ennemi de Platon et de Dion, et dont le rôle fut considérable, est d'une désespérante brièveté, et il ne nous dit rien de Platon. Reste le Dion de Plutarque, qui a tous les charmes d'une *Vie* de Plutarque, mais il est inutile d'insister, je pense, sur les réserves que peut faire un lecteur armé de critique. Le plus grave est que Plutarque est fortement influencé par la tradition « académique », et par conséquent peut être tendancieusement favorable à Platon et à Dion. Si nous pouvions affirmer que les lettres qui nous sont parvenues sous le nom de Platon, et qui toutes se rapportent à l'aventure sicilienne, sont authentiques, nous aurions cette tradition à son origine. Il est certain que la plupart sont des compositions de rhéteurs. Même celles-là peuvent contenir des indications précieuses, mais on aurait peine à croire que l'admirable lettre VII, donnée comme écrite après la mort de Dion, ne soit pas de Platon lui-même, et la lettre VIII n'a rien de contraire aux pensées qui pouvaient être celles du philosophe. Roger Godel les sait par cœur. Il est inutile d'avertir que les érudits modernes ne s'entendent guère sur ces questions. Leur principale querelle porte sur les deux points qui nous intéressent particulièrement. Presque tous pensent que Dion ne partageait pas toutes les illusions de son maître. Il en est même qui en font un intrigant, qui sut tromper les philosophes pour les impliquer dans son jeu.

Tous sont bien obligés de constater l'échec de Platon. Selon Julius Beloch, par exemple, ce fiasco serait dû à la pédantesque candeur du philosophe, et, selon Gustave Glotz, cette candeur n'a jamais été partagée par Dion.

Toute l'œuvre de Godel, dont la polémique est naturellement absente, est une protestation contre des interprétations de cette nature. Il reste fidèle à la tradition ; il fait de Dion, disciple enthousiaste et fidèle, la réalisation du juste selon le *Gorgias*, et qui préféra mourir plutôt que de commettre un meurtre, même légal, puisqu'il se laisse tuer par le conspirateur Callipos plutôt que de le livrer au bourreau. Quant à Platon, dont l'œuvre entière révèle une fine connaissance des hommes et, qui s'accompagne d'ironie, en sorte que bien des pages de ses dialogues politiques ont les allures d'une satire ou d'un pamphlet, Roger Godel ne veut pas croire qu'il se soit conduit comme un sot : cet aristocrate athénien avait l'usage du monde et ne pouvait être déplacé à la cour des Denys que parce que les Denys étaient des tyrans, et, qui plus est, des parvenus ; Denys l'Ancien plus que le Jeune, et Godel n'a pas manqué de le marquer par des propos qu'il lui prête dans sa rencontre avec l'Athénien. « Si, d'ailleurs, deux milliers d'années nous ont enlevé quelques illusions », il ne faut pas oublier « que l'idée d'un État fondé sur des principes philosophiques était alors nouvelle et qu'elle ne devait pas paraître, à des hommes enthousiastes de philosophie, nécessairement condamnée à un échec ». Ainsi s'exprime un excellent historien anglais (1), ce qui l'amène à s'étonner que quelques modernes aient pu croire que Dion ait eu pour but de détrôner Denys, que le prétexte philosophique ne fût qu'une pièce du complot, et Platon l'instrument inconscient de la conspiration.

En vérité, le conflit qui se produisit alors, peut-être pour la première fois dans notre civilisation, à l'époque de Socrate et de Platon, n'est pas près d'être résolu. Il oppose

---

(1) J. B. BURY, *A History of Greece*, London 1941.

en politique comme sur les autres domaines, les réalistes et ceux qui voudraient régler la vie des peuples, comme celle des individus, non plus sur la seule considération des intérêts matériels, mais sur les principes mêmes de la morale. Ce sont là des tendances persistantes, mais de puissance bien inégale. Thucydide, avec une objectivité glacée, constatait dans les rapports entre les États et les partis le triomphe exclusif de la première ; à peine quelques phrases éparses dans son œuvre laissent-elles apercevoir l'amertume qu'il en ressent. C'était le temps où les Gorgias et les Protagoras enseignaient un art politique inspiré par la seule considération du succès. Les philosophes, au moins depuis Socrate, en assignant à l'organisation politique la vertu pour but, sont à l'origine de la seconde. La République de Platon a pour point de départ une recherche sur la Justice. Mais la justice ne peut être pratiquée que par le Juste : l'État juste n'est que l'image agrandie de l'homme juste ; morale individuelle et morale politique sont ainsi indissolublement liées. A l'égard d'une pareille vérité, on ne s'explique que trop facilement la résistance des instincts naturels et l'hostilité des États : cités dans l'Antiquité, nations dans les temps modernes. Aux prises avec les dures réalités de la Force, elles placent leur bonheur, non dans la vertu, mais dans la puissance. L'opinion de l'intellectuel moyen de notre temps n'incline guère à associer la morale à la politique, et elle aime à noter les catastrophes qui, selon les apparences, résultent trop souvent de ce mélange disparate et quelquefois détonnant. Les appels à la justice dans la bouche des hommes d'État lui semblent des manœuvres, des manières de masquer des intrigues intéressées. Pour nous, plutôt qu'à leur insincérité, nous voulons croire à leur inconséquence. Platon aurait dit, sans s'étonner, qu'ils n'ont aucune part au monde idéal et immuable de la véritable science, mais qu'ils sont plongés dans le monde changeant de l'opinion, et peut-être n'aurait-il pas tort. La propagande de Godel n'est donc pas inactuelle. Le

problème de demain est de savoir comment les peuples résoudront cette antinomie. J'avoue qu'en un temps où le mensonge, ou si l'on veut la demi-vérité du matérialisme historique domine encore la pensée qui régit les États populaires, je n'ai pas une confiance illimitée.

Platon n'en aurait eu aucune. Le film de Roger Godel ne veut connaître que les cimes de sa doctrine, il ne nous invite pas à pénétrer dans les détails, plus appropriés d'ailleurs à l'antiquité qu'à notre temps. Mais disons tout de suite qu'on se tromperait fort, si l'on croyait trouver dans Platon une opinion très favorable à la démocratie. Comme on sait, dans le *Politique*, il considère comme le plus beau gouvernement celui du sage monarque éclairé par la véritable science royale, et dont la souple sagesse, habile à s'adapter à toutes les circonstances, est bien préférable à la rigidité des lois. Mais un tel souverain serait comme «un dieu parmi les mortels». On a donc bien été obligé de recourir au *légalisme* dans les cités imparfaites des hommes, et, dans cette hypothèse, il faut encore préférer aux autres régimes la monarchie docile aux lois, qui fixent ou même figent quelque chose de la sagesse idéale. Parmi les régimes réglés par les lois, la démocratie occupe le dernier rang. Mais il ne s'agit encore là que d'États tels que la réalité nous en présente rarement. Parmi les États déréglés, la démocratie reprend ses avantages : c'est la constitution sous laquelle il fait le moins mauvais vivre. Tel est le jugement dédaigneux de Platon. « Cette cité me fait horreur », lui fait dire Godel. En 399 il a pu prononcer cette parole, mais en vérité ce n'était pas Athènes qui lui faisait horreur. Vingt passages de ses livres prouvent au contraire qu'il avait pour son Athènes le plus pieux amour. Ce qu'il détestait, ce qu'il méprisait, c'était la démocratie athénienne, et peut-être n'avait-il pas de mauvaises raisons. Est-il possible de ne point rester impressionné devant cette condamnation de la démocratie par les plus hauts esprits de l'antiquité ? Aristote pense à peu près comme Platon. Les démocrates d'Athènes, qui ont,

par deux fois, mené leur cité au désastre, au lieu de les honnir ou de les négliger, auraient mieux fait peut-être de chercher à les comprendre.

Le film de Roger Godel n'élude pas, mais il ne fait guère qu'effleurer le difficile problème de la démocratie. La deuxième partie nous montrera le politique, l'*homme royal*, — Platon — aux prises avec les *tyrans*. Platon navigue vers Tarente, et il y invite les confréries pythagoriciennes. Une trière de la flotte d'Archytas (1) le conduit ensuite à Syracuse. Il y est reçu par Dion, le jeune beau-frère de Denys l'Ancien, et qui l'introduit auprès du personnage. Ces quatre scènes, parmi lesquelles se trouvent peut-être les plus significatives du drame, celles où nous le voyons s'élever dans les régions les plus sublimes, forment un premier groupe séparé de la suite par un intermède : Platon, de retour à Athènes après les aventures que l'on sait, mais que le film néglige, fonde l'Académie : ici peu de mots — un court dialogue entre le Maître et un jeune homme qui s'informe de ce que sera ce gymnase que l'on construit — mais significatifs. « Si je m'inscrivais tout de suite à ton gymnase, que ferais-tu de moi? — Laisse-moi te regarder. Si tu es de bonne trempe, si tu as l'esprit aigu, du courage, de la volonté, de l'honneur, je te ferai une âme de Chef. » Ainsi, selon Platon, il ne saurait guère y avoir de scission entre la recherche du Vrai et la vie pratique, entre la « dialectique » (si tu as l'esprit aigu) et l'action. Je te ferai une âme de chef... Une âme de chef! Tous les fascimes de notre temps ont-ils assez abusé de cette expression, et pour quelles catastrophes! Mais ils n'ont jamais pensé, comme Platon, que

---

(1) La chronologie d'Archytas est discutée. PIERRE WUILLEUMIER, *Tarente*, p. 67 et suivantes, place l'époque de son influence souveraine au temps du second voyage de Platon. Il est plus important de noter que Platon considérerait probablement Archytas comme l'image la plus approchée du vrai « politique »



l'âme du chef dût se forger dans la contemplation des Formes essentielles. Nous l'avons dit : il y a chez Platon un esprit d'autorité et même de contrainte peu soucieux de l'autonomie de l'homme intérieur. Il y a, si l'on veut, un fascisme de Platon, et qui nous serait insupportable, mais il est d'une tout autre couleur que nos fascismes modernes. Le contraste entre les deux conceptions est manifeste dans l'habile et pénétrante reconstitution que le film nous donne de l'entrevue de Platon et de Denys l'Ancien.

Denys le Jeune, après tout, n'était pas foncièrement si différent de son père. Sans doute, il a perdu l'Empire que celui-ci avait créé, et nous pouvons bien penser qu'il n'eût pas défendu l'hellénisme sicilien avec la même vigueur contre Carthage. Ses faiblesses de caractère devaient le pousser, lui aussi, à cette tyrannie, la plus odieuse des formes de gouvernement, puisque « c'est celui d'un chef unique agissant sans tenir compte des lois, et contrefaisant le chef compétent, sous prétexte qu'il faut se résoudre à violer la lettre écrite si le plus grand bien l'exige, alors qu'en fait c'est la passion et l'ignorance qui inspirent son imitation ». Cependant les passions de Denys n'étaient pas toutes mauvaises. Les lettres mêmes de Platon lui reconnaissent une certaine candeur d'enthousiasme pour la philosophie, malheureusement gâtée par la vanité, le cabotinage, la répugnance à l'effort. Dion a donc bien pu sans invraisemblance espérer qu'il serait docile aux enseignements du maître admiré, et qu'on aurait la possibilité de créer cet État gouverné par un sage, tel que Platon le concevait. Mais on sait par Plutarque comment les intrigues de cour, au service d'une politique plus réaliste, et en particulier celles de l'historien Philistos, surent, en exploitant la jalousie et les craintes de Denys, arriver à provoquer le départ de Dion. Cet exil brouille définitivement Denys et le philosophe. C'est la crise que nous mettons sous les yeux les dix tableaux qui suivent, conçus, comme ils devaient l'être,

dans les cadres les plus variés et les plus suggestifs : Ortygie, la maison de Dion à l'Achradine, la salle des festins, puis la salle du Conseil dans le palais de la Citadelle, un bois d'oliviers où Philistos par ses menaces s'assure la collaboration d'un courtisan, les quais d'Ortygie où Dion, faussement convaincu de trahison, est embarqué de force pour la Grèce, le marché au poisson où l'on entend une marchande de *frutti di mare* et un pêcheur commenter les événements à leur manière, puis encore la salle du conseil, où se rencontrent Platon et Denys, entrevue tragique qui aboutit à la demi-captivité de Platon dans la citadelle, de nouveau la salle des festins où Philistos, au milieu des courtisans, joue contre Platon et Dion des rancunes, de la terreur et de la jalousie de Denys, enfin la chambre de Platon où Denys le trouve en train d'écrire un éloge voilé de Dion, et donne dédaigneusement congé au philosophe.

On voit que dans ce film austère, si dans les parties parlées, traitées avec un art dramatique incontestable, tout est aussi ménagé pour inspirer les méditations les plus pathétiques, rien n'est non plus négligé dans le décor de ce qui peut servir à l'agrément des yeux, tout en renforçant, selon les ressources propres au cinéma, l'émotion tragique.

Rentré à Athènes (367), Platon à l'Académie retrouvera Dion. Six ans après, à contre cœur, sur les instances de Dion lui-même et d'Archytas, alors à l'apogée de sa puissance, il entreprend un nouveau voyage à Syracuse pour essayer de réconcilier Denys et Dion. Vaine fatigue ! Et c'est l'intervention d'Archytas seul qui sauve Platon de la colère de Denys. Tous ces événements ne nous sont rapportés que par un récit du speaker ; mais en 357 Dion, approuvé par les philosophes de l'Académie, notamment par Speusippe, mais non par Platon lui-même, entreprend la délivrance de Syracuse. Ce sont les principaux épisodes de cette extraordinaire entreprise, son succès passager, et sa fin lamentable, que la troisième partie met sous nos yeux. Dion, sa petite flotte et sa petite troupe,

après des aventures de mer qui auraient pu leur être fatales, échappent à la surveillance de la flotte de Philistos. Jetés par la tempête vers la grande Syrte, ils finissent par débarquer à Minoa et, marchant sur Syracuse, voient se joindre à eux les populations des villes siciliennes mécontentes de la tyrannie de Denys : Agrigente, Gela, Ecnomos, Camarine. Dion groupe ses troupes au bord de l'Anapos, occupe Syracuse avec l'aide des Syracusains soulevés, enferme par un mur Denys dans la citadelle. Après de vaines négociations de Denys, le tyran fait attaquer le mur par ses mercenaires. Dans la bataille, Dion, vainqueur et blessé, se couvre de gloire. Puis les difficultés commencent avec l'arrivée d'un autre Syracusain, Héraclide, qui est à la tête de la flotte, rival plutôt qu'ami de Dion. Héraclide acquiert un grand prestige par un triomphe sur la flotte de Denys commandée par Philistos, qui se tue ou est massacré.

Mais peu à peu, dans cette inconstante cité, les intrigues d'Héraclide, peut-être les maladroites de Dion, l'hostilité des Syracusains contre les mercenaires amènent un retour de l'opinion, et Dion est obligé avec ses soldats de se retirer à Leontini. Pendant ce temps, les Syracusains continuent le siège de la citadelle, défendue, pour Denys réfugié en Grande Grèce, par le napolitain Nypsios ; Héraclide est encore vainqueur dans une bataille navale et tandis qu'à Syracuse on célèbre cet événement avec joie, Nypsios jette les mercenaires sur la ville qu'il met à feu et à sang. C'est alors que Dion est rappelé, il accourt, délivre la cité, s'empare d'Ortygie, où il retrouve enfin sa femme Arété que Denys, son frère, avait donnée à un autre mari, et sa sœur Aristomaché, femme de Denys. Il essaie d'établir à Syracuse une aristocratie selon l'esprit de Platon (1), mais il gouverne au milieu des troubles et des

---

(1) Platon considérait les oligarchies de son temps comme des régimes déréglés, très éloignés de la véritable aristocratie. Il a néanmoins toujours manifesté une certaine sympathie pour certains traits de la constitution de Sparte. Si l'on en croyait

intrigues. Héraclide qui le combat est secrètement assassiné, avec son consentement. Acte de tyran, aurait dit son maître; si nous en croyons Plutarque, Dion se le serait dit à lui-même. « Dion restait hanté par le meurtre d'Héraclide, le regardant comme une tache sur sa vie et ses actions; tourmenté par ce souvenir, il dit qu'il aimait mieux mille fois tendre sa gorge au premier meurtrier venu plutôt que de vivre ainsi dans la défiance. » (Plut. 56). C'est à sa belle-sœur et à sa femme qu'il tient ce propos. Elles le supplient de se garder des intrigues de son vieux compagnon l'Athénien Callipos, et c'est Callipos, en effet, qui devait l'assassiner au cours d'une fête. Dion a préféré subir l'injustice que de la commettre, écrit Platon après la mort de son ami.

Tel est le noyau historique dont sont tirés les tableaux de la troisième partie du film. On ne nous demandera pas de les décrire. Ils sont saisissants. Voyez, par exemple, le serment de Callipos, dans le temple de Déméter et de Perséphone. Ou contemplez Aristomaché, Arété et son enfant nouveau-né, capturées, embarquées sur le rivage d'une crique déserte, entraînées en pleine mer, dans une navigation silencieuse, et précipitées dans les flots. On voit ce que le cinéma peut faire avec un récit de Plutarque. Les tableaux suivants nous montrent une fois de plus ce que l'imagination de R. Godel peut tirer de son commerce avec les textes : voici Platon apprenant la mort de Dion, à l'Académie, au milieu de ses disciples, puis la mort de Platon lui-même. Le vieux sage, à 80 ans, dans sa chambre solitaire, n'a pas abandonné ses méditations politiques, il est en train d'écrire le *Critias*. C'est, on le

---

la Lettre VIII, après la mort de Dion, il aurait proposé à ses amis Siciliens une constitution comportant trois rois, à la mode des deux rois spartiates, moyen, pensait-il, de contenter les chefs des trois partis dont la rivalité risquait d'amener la guerre civile.

sait, l'histoire du conflit entre les Athéniens et les mythiques Atlantides. Cela, la voix du speaker nous l'explique. A peine s'est-elle tue, que nous entendons celle de Platon ; il lit les premières pages de son écrit. Quand il arrive au mot sur lequel nous laissent nos manuscrits qui sont, on le sait, incomplets, au moment où une lueur d'aube pointe à la fenêtre, et où la lampe s'est éteinte :

« Le Maître tourne ses yeux vers le lever du jour, puis regarde ses tablettes ; mais aussitôt sa tête s'incline contre le dossier du fauteuil, ses bras tombent à terre et oscillent. Sur le sol, l'ombre de sa main décrit un large cercle, qui lentement entraîne dans son orbe la sphère du monde ! »

Une si émouvante vision, à la fin du spectacle, et qui nous fait si vivement ressentir ce que j'appellerai l'inspiration cosmique de la pensée platonicienne, s'assimile par le symbole qui la termine aux deux scènes de la seconde partie, auxquelles j'ai déjà fait allusion, et qui me paraissent nous donner la clef de l'œuvre. Le film a conduit Platon chez les Pythagoriciens. Ce n'est pas uniquement pour respecter un fait historique, c'est surtout pour marquer l'empreinte profonde que les doctrines pythagoriciennes ont mise sur les derniers écrits de Platon. Ce qu'on lui montre, au cours de l'entretien avec ces politiques contemplatifs, ce que l'écran présente à nos yeux, c'est une grande sphère armillaire qui reproduit le mouvement des astres, machine que les Pythagoriciens avaient peut-être inventée, ou tout au moins perfectionnée, et nous savons d'autre part la place que tenait l'astronomie dans les préoccupations de Platon, ami et contemporain d'Eudoxe de Cnide. Mais il ne suffit, ni aux Pythagoriciens ni à Platon, de s'arrêter à cette magistrale analyse mécanique du mouvement de la sphère céleste. Pour ces mystiques, il y a dans le ciel plus que du mouvement. Tandis que sur l'écran les astres étincelants, traçant leur sillage dans la nuit, décrivent leurs orbites qui semblent

s'entre-croiser, des notes musicales retentissent et une symphonie s'élève, dominée par la voix de la Nécessité, d'Ananké, dont la figure sort de la nuit et dont le chant rythme le mouvement du Cosmos. C'est la fameuse harmonie des sphères, que connaissent tous les écoliers qui lurent le *Songe de Scipion*. Elle éveille dans le cœur des hommes un désir d'harmonie sociale (1), dit le Pythagoricien. Quel musicien de génie nous fera-t-il entendre cette musique à la fois si divine et si humaine? Et nous nous souviendrons de ces pages des Lois, dans lesquelles Platon constitue en un sylloge nocturne et qui doit délibérer avant l'aube, sous le ciel étoilé, le conseil des Sages, modérateurs suprêmes de sa cité. C'est que pour être un bon législateur il faut se pénétrer de deux principes, comprendre d'abord que l'âme (nous dirions l'esprit) est le plus ancien de tous les êtres, qu'elle est immortelle et qu'elle règne sur les corps (nous dirions aujourd'hui sur la matière), puisque les astres sont eux-mêmes animés, et qu'il doit y avoir un rapport entre l'ordre qui règle la marche des astres et l'ordre que doivent créer les lois.

Dans le tableau suivant (la lettre à Archytos) c'est le fameux mythe de la caverne que Platon fera surgir, si je puis dire, au cours d'une conversation avec Dion à propos de Latomies. Le symbole est le même qu'au VII<sup>e</sup> livre de la République. Il illustre la théorie platonicienne de la connaissance, mais l'accent est fortement mis sur l'effet libérateur de la vraie science. Il s'agit de préparer des hommes dignes de vivre dans la cité idéale.

« Comment veux-tu que je change la nature des hommes? dit Dion. — En faisant tomber leurs chaînes », dit Platon,

---

(1) On pourrait croire que ce terme social est un anachronisme. Il n'en est rien. Les questions sociales préoccupaient les anciens. Mais tandis que pour nous la justice sociale tend vers l'égalisation des hommes, pour Platon et les Pythagoriciens, elle s'exprime dans une juste hiérarchie.

et tandis qu'une forme humaine lumineuse, à peine distincte, s'approche du prisonnier et rompt ses liens, la voix de Platon décrit sa lente ascension vers la lumière et la vérité, vers la contemplation du ciel pythagorien. « Ses yeux sont maintenant dessillés, il peut aller par le monde enseigner les hommes et fonder des cités libres ».

Ainsi est affirmée l'union intime et nécessaire de la philosophie et de la vraie politique. Et sans doute nous ne sommes plus guère enclins à penser que les meilleurs hommes d'État seront les philosophes et l'on a quelque peu décrié la République des professeurs. Réfléchissons pourtant. Beaucoup des imperfections de notre politique ne viennent-elles pas souvent de ce que nous avons méconnu les principes de la philosophie platonicienne? Que nous dirait-elle? Avant de parler, il faut approfondir les notions que le discours, le *logos* recouvre. Traduisons cette pensée en termes modernes et plus familiers. Avant de répéter les « slogans », il faut savoir ce qu'ils veulent dire. Nous nous gargarisons, si j'ose dire, aujourd'hui, de grands mots comme démocratie et liberté, dans lesquels nous mettons tous nos espoirs. Mais la démocratie de l'un diffère beaucoup de la démocratie de l'autre, et il y a peut-être moins de distance entre les démocraties antiques et les démocraties modernes, qu'entre celles d'un Russe, d'un Français et d'un citoyen des États-Unis. Nous risquons de nous perdre, faute de nous entendre. Quant à la liberté, nous la voyons bien mise en formule par les plus illustres hommes d'État. Mais ce sont des descriptions, non des définitions à la manière platonicienne. La liberté, c'est, nous dit-on, premièrement, la faculté d'aller et de venir à sa fantaisie, secondement, de penser et d'écrire ce que l'on veut, troisièmement, d'adorer Dieu à sa manière, etc... Mais comme, selon les circonstances, les mêmes politiques nous affirment qu'il faut supprimer un ou deux des articles de ce beau programme, nous ne savons plus guère ce qui est l'essentiel

de la liberté. Or l'essentiel, l'essence — ces termes mêmes ne nous ramènent-ils pas à Platon ?

Et où trouver l'essence de la liberté, sinon dans l'intimité de la conscience autonome et inviolable ? Je pense au chapitre sur la liberté dans le beau livre du Père Maurice Zundel : *l'Homme passe l'homme* et j'y renvoie le lecteur (1). Mais cette démarche dialectique qui tourne notre observation sur nous-mêmes, n'est-ce pas le *gnôthi séauton* de Socrate ? N'est-ce pas aussi une application du principe posé au début de la République ? La justice de l'État est le reflet agrandi de celle de l'âme, disait Platon ; de même la liberté dans l'État ne saurait être que le reflet de celle de l'homme libre. Et c'est seulement quand nous saurons ce qu'est essentiellement la conscience d'un homme libre que nous connaissons les droits, imprescriptibles sans doute, mais aussi les austères devoirs de la liberté, la seule qui puisse accepter sans dommage la contrainte des justes lois.

P. JOUGUET.

---

(1) Le Caire, Éditions du Lien, 1941.



## L'ESSENCE DE LA LIBERTÉ.

Au cours de la première guerre mondiale un journaliste, interrogeant M. Bergson sur l'après-guerre, lui posait cette question : « Quelle sera l'évolution de la littérature et quel aspect revêtira le chef-d'œuvre qui caractérisera le mieux sa nouveauté ? — Si je le savais, répondit le philosophe, je l'écrirais ». Cela revenait à dire : il y a dans le temps ou, plus exactement, dans la durée, quelque chose d'improvisé, quelque chose qui mûrit *librement* et qu'il nous est impossible de prévoir. Autrement il ne se passerait rien, et la durée n'aurait pas de sens.

C'est la grande idée bergsonnienne. A la conception mécanique d'une évolution où tout est donné d'avance, où un état de l'univers conditionne fatalement, et dans tous leurs détails, les états suivants, elle oppose l'intuition d'une évolution *créatrice*, capable de faire jaillir à tout instant une imprévisible *nouveauté*. C'était, en réalité, saisir le secret de l'univers dans *la liberté*. Le déterminisme scientifique apparaissait, dès lors, au philosophe, comme la rançon d'une connaissance *utilitaire* qui avait besoin pour *agir* de points *fixes*. C'est pourquoi Bergson proposait d'abandonner les concepts, de sortir des idées immobiles plaquées sur la réalité mouvante comme des vêtements de confection, pour s'efforcer de coïncider, par *l'intuition*, avec les inventions d'un devenir inépuisablement nouveau.

Nous ne discuterons pas, ici, cette terminologie ambiguë. Au fond, ce que l'illustre philosophe voulait retrouver dans la nature, c'était le mouvement d'une *Pensée* avec laquelle la nôtre pût converser. Il comprenait admirablement que l'arrangement *matériel* de l'univers n'avait, par lui-même, aucun intérêt pour l'esprit. Quand nous en pourrions démonter et remonter tous les rouages, cela ne nous instruirait pas plus qu'un regard sur l'étagement régulier des boîtes de conserves dans la boutique d'un épicier. Ce qui seul importait, c'était de percevoir *l'éclairage intérieur* qui pût donner un sens aux phénomènes. Autrement l'esprit se heurterait à un mur. La réalité l'atteindrait *du dehors* comme une *chose* qu'un choc ébranle, en altérant son équilibre. L'esprit devrait *subir* l'explosion des phénomènes, il n'y aurait rien à comprendre. Comprendre, en effet, c'est circuler dans une lumière où l'esprit est comblé par une *Présence* qui le délivre de toute entrave, en le rendant capable d'un élan purement *gratuit*. Il ne se demande plus, alors, comment est-ce fait ou à quoi cela peut-il servir : il se repose dans la contemplation de quelque Chose qui a une valeur *absolue* et qu'il ne peut qu'*aimer*, avec le désir de se perdre en elle.

Aussi bien Culture est-ce synonyme de gratuité.

Sans doute, Bergson n'est jamais parvenu à une entière clarté sur toutes les implications de son système, et son langage a prêté à mainte confusion. Nul doute, pourtant, que ce fût là la direction de sa pensée. L'esprit ne peut s'épanouir que dans *la liberté*. Il ne peut ni ne doit rien *subir*. Les phénomènes ne l'atteignent pas comme un rayon de lumière impressionne une plaque sensible, ou comme les sons font vibrer notre tympan, mais comme des mots nous transmettent une pensée, si la nôtre *s'ouvre* pour l'accueillir. La puissance d'invention qu'il attribue à la durée, dès son premier ouvrage, n'est qu'une manière confuse de réserver *l'initiative de l'Esprit* dont le nôtre est disciple. Il y a, en d'autres termes,

dans la nature, un aspect *intérieur* qui sollicite notre recueillement. L'univers tient en réserve une *confiance* inépuisable, qui, comme toute confiance, ne s'accomplit que dans un *échange d'amour*.

Ce dernier mot marque bien que, pour ne rien *subir*, il faut *se donner* tout entier. Si l'esprit a le droit de n'être point traité en chose, si l'on ne peut nous asséner la vérité à coups de maillet ou nous imposer l'amour à coups de bâton, ce n'est pas pour que nous ayons licence de nous livrer, sans obstacle, à toutes nos fantaisies, mais pour satisfaire à une *exigence* qui ne peut être accomplie que par le don où mûrit notre liberté, dans une *conquête* qui constitue toute la valeur de notre personnalité.

On n'a jamais autant parlé de liberté qu'aujourd'hui. Mais il semble que personne ne la conçoive selon sa véritable nature. On ne voit pas qu'elle est un *devoir* autant qu'un droit, un droit *parce qu'elle* est un devoir, le devoir humain par excellence, constitué par une exigence tout *intérieure*, dont aucune contrainte extérieure ne peut, par elle-même, assurer l'accomplissement, puisque c'est dans notre plus intime *solitude* qu'elle s'affirme et se réalise. On l'envisage comme une *facilité*, en vertu de laquelle chacun fait ce qui lui plaît, aussi longtemps que le gendarme n'est pas autorisé à intervenir, et non comme *l'ordre de l'amour* qui ne peut souffrir qu'on lui impose un Bien plus cher que la vie. On la revendique comme un privilège dont on entend jouir, et non comme la condition d'un *altruisme* qui communique, à toute action, la valeur d'un choix et la dignité d'un don. Ne rien subir, assurément, mais pour donner *tout*, en *se donnant* en tout et à tout.

Nous parlons très justement, en face d'un homme supérieur, des  *dons* qu'il a et qui font notre admiration. Dès qu'il s'en prévaut, cependant, dès que sa vanité s'en empare, il nous déçoit et perd son prestige. Nous sentons confusément qu'il usurpe, qu'il tarit la Source qui jaillissait en lui mais qui ne venait pas de lui. Ses dons

*s'extériorisent*, dès qu'il prétend les *posséder*, en les traitant en *choses*, comme des richesses qui lui confèrent un privilège. Il peut demeurer un grand virtuose : il n'exprime plus que lui-même et le vide de son jeu nous est d'autant plus sensible que l'expression en est plus somptueuse.

« Quand je vous écoute, écrivait le marquis de Custine à Chopin, il me semble toujours que je suis seul avec vous, *et peut-être avec mieux que vous encore* ». Là réside, en effet, le secret du génie : qu'il nous délivre de soi et de nous, en nous mettant en contact avec *mieux que lui-même*. Mais là gît aussi le secret de la liberté. Elle consiste, précisément, à nous livrer tout entiers à ce « meilleur que nous-mêmes » qui demeure en nous : c'est-à-dire, en somme, à être libre de soi.

Qui sommes-nous, qui est ce moi que nous avons toujours à la bouche ? Il nous échappe, il se dissout, dès que nous tentons de le saisir. Mais qu'une grande œuvre d'art diffuse en nous son lumineux silence, et voici que, dans le Mystère où elle baigne, nous retrouvons notre âme. En l'élan paisible qui nous tient suspendus dans une muette contemplation, nous reconquérons notre intimité. Nous sommes de nouveau intérieurs à nous-mêmes, quand nous le sommes à ce « mieux que nous-mêmes ». Tous nos dons s'épanouissent dès que *notre être* est en état de don, et notre personnalité prend son essor de cet *altruisme* solitaire et caché. La liberté est un *échange d'amour* dans le cœur-à-cœur virginal où s'ébauche l'expérience de Dieu.

Bergson l'a magnifiquement pressenti, en recueillant humblement, dans les *Deux Sources*, la réponse des grands mystiques. Il percevait, dans la transparence des Saints, le Terme ineffable vers lequel son intuition était secrètement aimantée, le Fondement *vivant et personnel* de la liberté qu'il décelait, naguère, comme le ferment de l'Évolution Créatrice. Et il a voulu rendre témoignage à ce *Mieux que nous-mêmes*, sans Lequel il nous est impossible de nous trouver, hors Duquel notre liberté

n'est plus que l'absurde prétention d'un moi informe, esclave de soi et de tout.

Mais pour qui se donne à Lui, tout l'horizon est ouvert : chaque action acquiert l'ampleur illimitée de l'Amour et chaque objet est revêtu de la valeur infinie du Terme divin auquel il est ordonné. Une discipline *consentie* abolit toute contrainte : la *loi* cède à *l'exigence intérieure* qui dessine la trajectoire d'un libre élan vers le Bien.

Et comme Ruth, la Moabite, devenue l'épouse de Booz, retournait aux champs, où naguère elle peinait en esclave, pour des moissons toutes pareilles, mais que son amour, désormais, liait en gerbes de tendresse, en remplissant chaque geste du don de soi : ainsi la volonté, offerte à la Présence intime qui l'affranchit de soi, dans l'acte le plus humble, découvre un univers où sa liberté se déploie toute entière.

C'est dans cette révolution tout *intérieure* que réside le seul espoir de l'humanité. Toutes les institutions n'ont de valeur que dans la mesure où elles favorisent la rencontre silencieuse avec le *même* Bien, seul vraiment *commun à tous* pour être *intérieur à chacun*, seul capable de fonder la paix, pour requérir de chacun le don sans limites qui rend son âme universelle en lui ouvrant le Trésor que toute *possession* dissiperait, source *unique*, enfin, de liberté, pour constituer notre autonomie en la démission totale du *pur élan d'amour* où elle se conquiert et s'accomplit.

Un grand mystique a résumé cet itinéraire, au terme duquel l'humanité, si elle le veut, trouvera infailliblement son unité, dans ce mot qu'il a scellé de son sang : « Beaucoup s'en vont en pèlerinage, mais c'est autour du Temple qu'ils processionnent : pour moi, je vais en pèlerinage vers l'Ami qui demeure en moi ».

\* \* \*

## M<sup>me</sup> MONTESSORI

### ET L'ÉDUCATION SENSORIELLE<sup>(1)</sup>.

Le propre d'une pédagogie rationnelle est de s'harmoniser avec l'évolution constante de l'esprit humain et de tenir compte des tendances psychologiques des générations nouvelles.

C'est ce qu'a compris M<sup>me</sup> Montessori, une des premières doctoresses en médecine de l'Université de Rome.

En combinant les plus utiles données de la psychologie expérimentale avec celles de la biologie et de l'hygiène, elle a su en faire un tout homogène qui puisse servir de base à l'éducation des sens et à la formation pédagogique de la première enfance.

En fondant ses « Case dei bambini », qui se sont répandues comme une traînée de poudre dans le monde entier, ce qu'elle a voulu faire, c'est aider activement, comme elle le dit elle-même, à l'« expansion normale de la vie ».

Elle a d'abord observé très attentivement les enfants de 3 à 7 ans, dans la manifestation libre et spontanée

---

<sup>(1)</sup> Cette notice fait partie d'une série qui sera réunie en volume sous le titre *Éducateurs nouveaux*, et dont le premier article a paru dans cette *Revue* (Décembre 1941, p. 124) : *Baden Powel et le scoutisme*.

de leurs besoins physiologiques aussi bien que de leurs instincts, de leurs intérêts et de leurs sentiments. Ensuite, elle a ouvert sa porte et les a accueillis par ces mots : « Mes amis, vous êtes ici chez vous ; agissez à votre guise ! ».

\*  
\* \* \*

Pénétrons avec elle dans son « Jardin d'Enfants » de la rue Guisti, à Rome. Est-ce bien une école que je visite ? Petites tables basses et fauteuils lilliputiens ! Nul alignement, nul ordre strict. Aucun air contraint chez ces bambins, dont les visages s'épanouissent !

Les uns dessinent avec des crayons de couleur, écrivent sur le tableau gris fixé au mur, disposent sur un tapis sombre des lettres d'azur pour en composer des mots et des phrases. Les autres, pour s'habituer à comparer, à évaluer les volumes, construisent avec des cubes jaunâtres « l'escalier » et la « tour » ! Qu'ils apprennent en se jouant à distinguer les nuances délicates de soies dévidées sur des bobines ou qu'ils s'exercent à reconnaître, puis à reproduire les formes géométriques des jouets éducatifs, tous ces petits êtres, sans aucun désordre dans leurs allées et venues, ont acquis en quelques mois l'agilité nécessaire pour se mouvoir en liberté, déplacer les objets, sans rien heurter ni renverser. Ni silence ni immobilité, mais d'autre part ni bruit ni exclamations ! Un bourdonnement sourd d'abeilles au travail ! Une ambiance d'activité sereine et de vie heureuse !

Dans un coin, la grande caisse des « objets-jouets », où chacun puise ce qui convient à sa curiosité et à sa joie ! Des tablettes de bois recouvertes de carton lisse ou de papier à l'émeri, des carrés de velours, de taffetas, de linoléum pour exercer le sens tactile. Plaques de toutes formes et de poids différents qu'on reconnaît par la vue et le toucher d'abord, par le toucher seul ensuite.

Tout ce matériel didactique vise à l'éducation sen-

sorielle et chacun de ses nombreux jouets a ses fins propres, scientifiquement définies. Leur charme ne cesse que si le but poursuivi est atteint. Et comme je demandais à M<sup>me</sup> Montessori quel était le secret de cette auto-éducation, elle me répondit qu'avant tout, les enfants devaient « sentir » qu'ils étaient chez eux et entre eux. « Au lieu d'agir sur l'enfant, me dit-elle, il faut le laisser agir lui-même dans le milieu élu, où il pourra satisfaire, avec l'aide du matériel, son besoin de « savoir » et de « pouvoir », en se réalisant entièrement lui-même ». Ainsi se fait la coordination précise des instincts vitaux et des intérêts naturels.

On connaît l'exposé — je dirais presque la découverte — de M<sup>me</sup> Montessori, qui revient dans tous ses livres avec une insistance soutenue, celui de la « croissance intérieure » de l'enfant. En vérité, c'est bien là le thème essentiel de sa pensée et de son œuvre. Seule, cette puissance morphologique qui est en l'enfant, comme elle est dans chaque plante, en chaque animal et lui donne sa forme, sa couleur, ses organes, ses tendances spécifiques ; seule, cette puissance qui n'est pas aveugle sait ce qui convient à l'enfant pour qu'il puisse croître selon ses directives internes.

« L'enfant sain vit sainement ». « Concentration, travail, persévérance, amour », tels sont les traits qui le caractérisent, une fois qu'il a été rendu à lui-même, « normalisé », dit M<sup>me</sup> Montessori dans chacun de ses ouvrages. Et cette obéissance aux « instincts-clés » de la puissance morphologique nous ouvre des perspectives sur un monde jusqu'ici inconnu, celui de l'enfant vrai, de l'enfant tel qu'il est tout au fond de lui-même, une fois écartées et effacées les déformations dues à l'intervention erronée des adultes.

Qu'on nous permette cependant une réserve. Selon M<sup>me</sup> Montessori, rien n'est plus dangereux que d'obliger l'enfant à s'incorporer dans notre vie d'adulte, et notre monde social. « Nous devons suivre, dit-elle, l'énergie



intérieure irrépressible de cette personnalité enfantine indépendante qui, seule, peut pousser la civilisation en avant». Et cette croyance à un monde merveilleux créé par les enfants « nouveaux » est à la base de la mystique montessorienne.

D'une part, l'adulte offre des obstacles à cette force de création ou d'impulsion au lieu de la protéger et de l'aider par une ambiance adaptée à ses besoins. Et récemment encore, le D<sup>r</sup> Carrel nous avertissait une fois de plus qu'intervenir hors de propos serait troubler l'enfant et le fausser. « Vouloir le traiter comme de la pâte à modeler, écrit-il, vouloir l'« agir » du dehors, c'est le déformer irrémédiablement ».

D'autre part, si l'enfant se développait « seul » dans son sens spontané, comme l'entendait Rousseau, sans que la société ne le déprave, comme elle le fait parfois et sans que nos fautes d'éducation ne lui soient préjudiciables comme elles le sont souvent, il porterait encore en lui, de par son hérédité, des tendances fâcheuses. Et c'est alors que le rôle de toute véritable éducation consiste précisément à l'orienter par des moyens appropriés vers la lutte directe ou indirecte contre ces tendances. Voilà pourquoi ce double aspect que présente la mystique montessorienne — comme un miroir à deux faces — ne peut que nuire à l'universalité de son incomparable technique. C'est à cette dernière d'ailleurs que M<sup>me</sup> Montessori doit sa célébrité, et notre grande admiration pour sa méthode « scientifique » nous fait sincèrement souhaiter qu'elle se limite au champ de la science et du réel !

\*  
\* \* \*

Après de nombreuses expériences de psychotechnie, M<sup>me</sup> Montessori fut amenée à appliquer à des enfants normaux des procédés de son invention qui avaient parfaitement réussi chez des déficients. « Phénomènes de con-

centration qui fixent l'attention du sujet et l'isolent de son ambiance».

Jusqu'à l'âge de trois ans, l'enfant identifie les différents aspects de son corps parmi la masse confuse des impressions qui font partie de sa sensibilité concrète et globale. Puis il les différencie et les harmonise selon la loi du progrès formulée par Ferrière et Wallon : « Identification, différenciation, concentration ».

Par un long travail d'assimilation mentale, il apprend à déchiffrer les signes du monde extérieur et à s'attribuer comme sien tout ce qui le rend capable d'opposer à autrui sa propre personnalité.

Au cours de cette croissance sensorielle et intellectuelle de 3 à 7 ans, la perception de l'enfant ne progresse pas des détails à l'ensemble, comme on le croit trop souvent, mais par degrés à travers des ensembles de plus en plus compréhensifs, chaque ensemble nouveau s'imposant comme unité intuitive et comme donnée immédiate. C'est seulement dans la suite que pourra s'opérer la dissociation de l'ensemble dans ses parties.

M<sup>me</sup> Montessori a montré par des exemples concrets, trop longs à relater ici, que c'est par l'écriture — non par la lecture — que l'enfant matérialise tout son travail mental, tant il est vrai que l'écriture est la création propre de l'homme ainsi que le dessin, survenu en même temps.

Je revois encore certains lotos aux multiples cartons du « Jardin » montessorien de Rome. Ils portaient tous des ordres ou des actes, en phrases écrites ou imprimées. Pour habituer l'enfant à les lire indépendamment du carton où il les voyait écrites, les mêmes phrases étaient reproduites sur un tableau, fixé au mur.

L'enfant exécute l'ordre indiqué, puis on passe du mode impératif au mode indicatif, en accomplissant un acte ou en le dessinant. Immédiatement, l'enfant recherche parmi les cartons étalés devant lui celui qui porte la phrase exprimant l'acte en question. Il sait donc lire

l'acte représenté. Ensuite, on passe à l'écriture-dessin. Une phrase est écrite au tableau et l'enfant la traduit par un dessin. Puis, un autre acte est exécuté ou dessiné et l'enfant l'exprime en signes graphiques, tout en sentant instinctivement que les formes bizarres des lettres sont des idéogrammes qui accrochent l'œil et trahissent leur signification sans l'aide du contexte. Il le sentira mieux encore s'il a été initié à la lecture par la méthode globale. D'autre part, si les mots sont présentés dans un ordre logique et naturel, cet ordre imprime à son tour les mots dans la mémoire et ainsi est réalisé l'idéal qui veut que grammaire et vocabulaire forment un tout indissoluble pour que la règle ne tourne pas à vide et soit toujours au service de l'expression.

« Se doute-t-on, me dit M<sup>me</sup> Montessori, de l'influence bonne ou mauvaise qu'une institutrice de « Jardin d'enfants » peut exercer sur le parler ou l'écriture des *bambini*? « Ah! si l'on pouvait donner aux mères des leçons de psychologie linguistique! » Et elle m'explique que les nourrissons enregistrant la langue de leur entourage plusieurs mois avant de balbutier eux-mêmes un seul mot, c'est la langue que les mères parlent à leurs petits qui primera celle du maître; ce sera jusqu'au bout leur langue; tout le reste sera fait de plus ou moins d'apports conscients et juxtaposés. Et quelles splendides leçons de langue les parents pourraient donner à leurs enfants en dirigeant discrètement leur babil, en l'enrichissant sans en avoir l'air, par le seul exemple.

Qu'on donne donc à la langue maternelle la place éminente à laquelle elle a droit, dans l'œuvre éducative en lui conservant son rang d'outil, en la considérant comme un tout dont l'enseignement est motivé par l'expression même des enfants dans leur langage courant. Et comme on vient de le voir, en ce qui concerne l'écriture, le fond de la méthode montessorienne repose sur ce double principe : l'acquisition globale du langage résulte d'une simple éducation sensorielle; il faut mar-

cher du tout à l'élément, du concret à l'abstrait, le concret étant ici la phrase qui exprime une action ou une pensée, l'abstrait étant la syllabe et la lettre qui, lues verbalement, ne rendent que des articulations ou des sons.

\*  
\* \* \*

La même technique de vision globale s'applique à l'initiation au dessin libre. Les mêmes principes psychologiques et les mêmes automatismes de la langue parlée ou écrite vivifient cet autre moyen d'expression infantine qu'est le dessin spontané.

« Il est plus facile à l'enfant, déclare M<sup>me</sup> Montessori, de reproduire ce qu'il imagine que ce qu'il voit ». Et si l'on a su cultiver en lui son intérêt naturel pour les contes, les récits légendaires et les chants populaires, on l'aidera d'autant mieux à dégager ses images personnelles de la vie et les formes primitives de son monde intérieur. C'est pourquoi, avant de dessiner ou de modeler, les *bambini* ont l'habitude de mimer des scènes de leur imagination ou de la réalité, en les accompagnant parfois de chants et de danses. Ainsi le rythme mélodique de la vie éveille dans l'âme infantine le sentiment « harmonique » de la beauté des formes.

Sur chaque table d'enfant, j'ai vu dans le « Calendrier de la Montesco » plein des fleurs, des fruits ou des herbes de la saison, et dans certains cahiers, des enluminures, dignes parfois des plus beaux missels !

Selon M<sup>me</sup> Montessori, les enfants doivent vivre les formes d'art et s'en pénétrer, d'une façon intuitive, avant de les dessiner.

Qu'il s'agisse de lignes verticales, par exemple, les *bambini* lèvent les bras, regardent le clocher voisin pointer vers le ciel. Ils discernent l'oblique dans la pluie, chassée par le vent ou dans leur dos voûté pour « saute-mouton » ! Et ces similitudes linéaires découvertes par l'enfant dans

le jeu de son corps comme dans la nature ambiante, lui permettent d'entrevoir maints rapports souvent inconscients et de participer, par son propre élan intérieur, aux différents rythmes du monde et de l'art. Rythmes de la respiration, du tic-tac de l'horloge, du galop des chevaux, des coups de marteaux du forgeron sur son enclume. Rythmes à plusieurs temps, rythmes qui croissent ou qui décroissent. Au moyen de jetons variés, les enfants transcrivent ces rythmes, en les chantonnant comme d'étranges mélodies ; ils les interprètent, les dessinent et les colorent pour aboutir à des décorations symboliques aussi originales que charmantes. Telle cette frise du « tapis qu'on bat », composée sur un fond de bel azur, par un bambin qui m'explique qu'on ne monte pas les tapis sur les toits par temps gris ; on les bat au soleil, quand le ciel est d'un joli bleu clair !

A travers le cœur des petits, tous ces rythmes, simples ou complexes, deviennent concrets et vivants. Leur passage si fluide d'un registre à l'autre devient une source de sensibilité nouvelle, l'initiation à ce monde poétique où « les échos se confondent, les parfums, les couleurs, et les sons se répondent ». Cet entraînement très neuf et presque encore inexploré par la psychologie infantile est une des plus belles trouvailles de M<sup>me</sup> Montessori. Et puisque le dessin coloré, déclare-t-elle, « est un langage », l'enfant qui est entouré d'objets, dont il perçoit d'instinct les correspondances, combine ces formes et ces sons avant que s'y adjoignent l'analyse consciente et les règles abstraites. Baigné de couleurs, de reflets qui l'attirent et l'enchantent, l'enfant trouve sa joie la plus pure à étaler l'une après l'autre, ces belles taches rouges, jaunes ou bleues, d'abord criardes et discordantes, que peu à peu, il harmonise spontanément par de nouvelles combinaisons de tons à mesure qu'il s'élève des sensations frustes à une plus fine sensibilité.

\*  
\* \*

Il ne faut pas perdre de vue que c'est l'étude clinique de la première enfance qui a conduit la doctoresse Maria Montessori à sa nouvelle technique d'auto-éducation.

Dans le développement cérébro-spinal, elle a vu que c'était chez l'enfant à la fin du troisième mois qu'apparaissent les premières associations inter-sensorielles, en même temps que débutait la soudure, déjà étudiée par Monakof, entre les différents domaines fonctionnels de la sensibilité viscérale liée à l'équilibre de la sensibilité mentale tournée vers les excitations d'origine externe. Et dans son étude de cette intégration progressive des fonctions primitives, si M<sup>me</sup> Montessori s'est arrêtée de préférence au stade sensoriel, c'est qu'il est à ses yeux celui de l'enfant de 3 à 7 ans, alors que se développe la personnalité de relation et de représentation, au contact des objets du monde extérieur.

C'est après de très nombreuses recherches expérimentales sur l'arrêt ou le retard des processus d'activité mentale des enfants anormaux, déséquilibrés ou instables, qu'elle a fini par songer au traitement psychologique des enfants irréguliers, puis l'imitation des enfants normaux à sa fameuse méthode des jeux éducatifs.

\*  
\* \*

Bien avant la fondation de la première *Casa dei bambini* de Rome et la publication de son principal ouvrage, *La Pédagogie scientifique*, M<sup>me</sup> Montessori était déjà célèbre par ses communications aux Congrès de Psychologie, sur l'inattention morbide et la paresse pathologique. Elle a montré par des exemples précis que certains états permanents ou accidentels de paresse étaient dus à de l'asthénie ou de la torpeur. La paresse pathologique par intoxication est souvent le signe d'incubation d'une

maladie, et dans les cas d'appendicite larvée, elle peut disparaître à la suite de l'opération.

Dans les cas d'altération, les enfants paresseux ne sont que des ralentis ou des déficients. Qu'il s'agisse des glandes vasculaires sanguines ou de la glande thyroïdienne, dont l'insuffisance de sécrétion produit l'asthénie, avec ou sans amaigrissement, la greffe d'une autre glande peut libérer l'enfant de son état de stupeur et d'arriération.

Et sans qu'il y ait de troubles pathologiques, combien d'enfants anxieux ou neurasthéniques « font » des crises passagères de paresse sincère, sans aucune perversité. Il suffit que leur état de mélancolie cesse périodiquement pour que diminue aussi leur apathie, leur aboulie, à mesure qu'ils retrouvent leur vitalité.

Quant aux cas de paresse permanente, ils relèvent souvent d'un état d'instabilité ou d'émotivité constitutionnelle, présentant des hauts et des bas continuels selon que l'enfant est plus ou moins stimulé par l'entourage et les événements extérieurs. C'est dans ces cas-là qu'on doit essayer, par des moyens éducatifs, d'éveiller l'esprit d'initiative et d'activité créatrice en faisant jouer tous les mobiles susceptibles de relever le *tonus* mental de satisfaire l'intérêt, de soutenir l'effort dans l'exaltation de la joie intérieure.

\*  
\* \*

Afin de stimuler cette joie au travail, M<sup>me</sup> Montessori — avant d'ouvrir son premier jardin d'enfants — avait déjà créé son matériel d'objets-jouets qu'elle considérait comme le mieux adapté à l'activité des *bambini*. Qu'il s'agisse de lotos variés, de plaquettes de différentes formes et dimensions, de cubes ou de cônes de poids différents, de laines ou de soies aux diverses couleurs, de boîtes de construction, d'assemblage ou d'ajustage, les enfants conservent toujours leur entière liberté d'action sans être abandonnés à eux-mêmes, mais orientés judi-

cieusement par des institutrices spécialisées, vers le but d'auto-éducation à poursuivre. Et si, à mesure qu'ils manipulent tant d'objets pour apprendre par eux-mêmes à percevoir, à observer et à comparer, ils sont bientôt « pris » par l'attrait de cette activité spontanée et graduée, s'ils « s'emballent » même parfois pour vaincre certaines difficultés et obtenir comme en se jouant, le maximum d'effets utiles, avec le minimum d'efforts perdus, c'est que le matériel dont ils disposent chaque jour fait constamment appel à leurs besoins d'aperception concrète.

Il suffit d'une seule matinée, passée dans une école montessorienne, pour constater avec étonnement combien, chaque individualité, livrée à sa nature, à ses forces et à ses goûts, devient capable, dans ces conditions, de s'adonner librement à un effort énergétique et durable. Cela se vérifie non seulement chez les tout petits, mais aussi chez les plus grands qui fréquentent les classes d'essai d'école primaire où la méthode Montessori a été introduite, selon les indications de la *Maestra* de Rome. Là aussi, on peut voir combien cette libération de l'esprit, obtenue par la détente sensori-motrice fondamentale, peut entraîner d'efforts soutenus et féconds.

Et lors de ma visite à l'une de ces classes, si certains maîtres m'ont avoué leurs réserves, à propos de l'emploi systématique d'un matériel qu'ils trouvaient trop artificiel, ils étaient les premiers à reconnaître, que des programmes soi-disant surchargés étaient parcourus sans peine et sans trace de surmenage par ceux de leurs jeunes élèves qui avaient pu dès le début choisir librement leur voie, en progressant selon leur propre rythme et sans perdre de temps à attendre leurs camarades. « En apprenant à soumettre leurs actes à un but déterminé, me dirent-ils, ils ont acquis le goût du travail personnel ». N'est-ce pas la plus belle des choses qu'une école puisse laisser à l'enfant pour la vie ? Et n'est-ce pas le grand mérite de M<sup>me</sup> Montessori de s'être ingéniee à donner à l'enfant une bonne méthode de travail, basée sur l'édu-



cation des sens et de la mémoire musculaire? Elle savait que nos jugements sont d'autant plus sûrs que les sensations sur lesquelles ils s'appuient sont plus nombreuses et que nous en avons conservé un souvenir plus vif et plus précis.

Que de belles pages M<sup>me</sup> Montessori a écrites sur la « normalisation » de l'enfant par le travail! Comment faire aimer le travail? Par la douceur, la persuasion, la sévérité? Non, ce n'est pas ainsi qu'on touche le point crucial chez un enfant inattentif ou paresseux. C'est en le faisant « entrer », sans qu'il s'en doute dans la réalité même du travail.

Par la « normalisation » disparaissent les déficiences non pathologiques, les fonctions mentales se régularisent ainsi que les fonctions végétatives, les rythmes cardiaque et respiratoire, qui chez les névrosés dépendent plus qu'on ne croit, de l'activité psychique. Ce n'est donc pas par hasard que la méthode Montessori comporte tant d'exercices d'adaptation et de concentration ayant pour effet de calmer les plus nerveux des *bambini* absorbés par leur tâche et dont le visage exprime parfois tant de bonheur!

M<sup>me</sup> Montessori prétend même que cette normalisation de l'enfant par le travail doit entraîner celle de l'adulte et du milieu social puisque, dit-elle, « la manifestation centrale sur laquelle s'établit l'édifice de l'homme est le travail ». Et comme l'enfant laissé à lui-même commence toujours par un travail facile, quel que soit le matériel dont il dispose, cette règle devrait être aussi celle des adultes, le travail facile préparant normalement à un travail plus complexe et plus important.

Quant aux rapports entre la discipline et la liberté, liées au travail, elles sont pour M<sup>me</sup> Montessori les deux faces d'une même médaille, la discipline étant le signe extérieur des fonctions parfaites et la liberté la clé intérieure d'une bonne discipline. « Là, seulement, est la santé de l'homme, dit-elle, car il n'y a pas une forme

de liberté qui ne soit déterminée par une loi ». Les enfants libres de choisir se servent de leur volonté pour obéir intérieurement aux règles que tout travail comporte en lui-même. « Pour que la civilisation progresse et que le monde s'élève, puissions-nous apprendre à nos enfants que leur discipline sera dictée par une loi supérieure ».

Et c'est pour transporter ces hautes conclusions dans la vie spirituelle des adultes que M<sup>me</sup> Montessori a fondé son « École des Parents » où l'on peut, en s'instruisant et en se corrigeant mutuellement, se perfectionner dans la plus belle des tâches, qui est aussi le plus difficile des métiers !

\*  
\* \* \*

Je me rappelle avoir assisté, au « Jardin d'Enfants » de la rue Guisti, à l'examen médico-pédagogique de trois nouveaux élèves, dont le comportement révélait certains troubles de caractère. Le premier atteint de légère insuffisance glandulaire offrait un aspect « lunaire » et des tendances à l'obésité. Il manquait totalement d'initiative et tout en demandant à être dirigé il fut assez vite « normalisé » par l'entraînement sensoriel des jeux montessoriens.

Le deuxième avait souffert quelque temps de convulsions épileptiformes et se montrait plus excité qu'instable. Très brutal dans les jeux de plein air, il se mêlait à tout et à tous, pendant les heures de travail. Et peu à peu, son besoin de s'extérioriser se mua en activité concentrée, sa versalité en persévérance. Incapable au début de déplacer rapidement les objets éducatifs, il finit par se livrer avec joie aux plus difficiles assemblages.

Le troisième, très gâté, très admiré chez lui, se signalait par sa manie de questionner et de sauter, sans aucune raison, d'un sujet à l'autre. Son anamnèse révélait quelques légères anomalies nerveuses, mais c'était surtout sa fuite des idées, son ubiquité mentale, qui de-

mandait à être « canalisée » par une saine normalisation, venant à bout de son attention papillonnante et de son excitation maniaque. Dans ces trois cas, « si la normalisation a réussi », m'écrivit plus tard M<sup>me</sup> Montessori, « c'est que ces enfants apathiques, instables ou agités, souffraient tous les trois d'anesthésie morale et non de tares mentales. En relevant leur *tonus*, par une simple discipline de travail, je suis arrivée, à l'aide de mon matériel, à rétablir leur équilibre nerveux aussi bien que leur contentement d'esprit ».

Et l'efficacité pédagogique de ce matériel bien connu, qu'on peut employer intégralement ou simplifier, selon les cas, s'explique assez par son étroite adaptation aux différents degrés de sensorialité et de motricité qui prédominent au stade de la première enfance. M<sup>me</sup> Montessori s'est montrée d'accord sur ce point avec Stanley Hall, quand elle a parlé de l'enfant sensori-moteur, d'abord « suceur » jusqu'au vingt-cinquième jour, « contemplateur » jusqu'au troisième mois, puis chronologiquement jusqu'à trois ans, « attrapeur », « palpeur » et « imitateur », « trotteur », « parlotteur » et « constructeur ».

Et c'est parce que les jeux d'imitation et de construction servent, chez l'enfant, à créer la plupart des associations sensori-motrices que M<sup>me</sup> Montessori les a utilisées dans un but éducatif. Par la différenciation et le classement des couleurs, par la vision et l'appréciation des distances, elle a voulu développer chez l'enfant l'acuité des sensations et des perceptions visuelles, qu'elle avait « jaugée » d'abord par de nombreux « tests ». Il en est de même de l'acuité des perceptions tactiles et des réactions motrices que perfectionnent la palpation des surfaces, l'assemblage des « puzzles » et l'emboîtement des volumes. Et si ce matériel fixe des jalons très sûrs dans l'action perceptive de l'enfant, c'est que le choix des objets et les rapports géométriques entre leurs formes correspondent exactement aux principaux degrés de l'échelle sensorielle.

\*  
\* \* \*

Magnifique en tant que principe et aussi à cause de toutes les recherches scientifiques sur lesquelles elle est établie, la méthode de M<sup>me</sup> Montessori a l'avantage d'être scolaire et d'être immédiatement applicable à la maîtrise fonctionnelle de l'activité enfantine qui commence avec la vie et qu'on peut suivre au « ralenti » chez les enfants arriérés, dans la formation de leur habitude perceptive. Et quand il s'agit d'enfants normaux, auxquels sont destinées les « Case dei Bambini », les processus de réactions et d'associations sont les mêmes bien que beaucoup plus rapides.

Assis à leur petite table basse, disposant librement d'un matériel qui est pour eux tout un monde à leur mesure et à leur taille psychologique, les *bambini* s'aventurent à la découverte des relations soigneusement choisies que recèle ce trésor à portée de leurs mains, cette caisse magique d'objets-jouets dispensatrice de richesses et dont la variété sans cesse se renouvelle.

Pendant plusieurs années, l'enfant maniera et remaniera ce matériel, corrigeant ses premiers échecs par de nouveaux succès, déterminant la longueur de ses exercices par la seule force de ses intérêts, développant la maîtrise de sa sensibilité par le libre jeu de sa volonté. Et les associations ainsi créées aux premiers niveaux de la conscience faciliteront d'autant plus les futures intégrations, quand seront atteints les niveaux suivants. Comme on l'a vu, il suffira qu'un matériel pédagogique contienne en soi tout le potentiel des activités supérieures, afin de servir à l'éveil successif de tous les « niveaux » correspondants de l'intelligence humaine.

\*  
\* \*

Ce matériel si hautement psychologique permet un contact plus direct et plus complet de la conscience avec les objets de sensation, non représentés sur un tableau, mais accessibles aux mains mêmes de l'enfant. Quelles que soient leurs formes, leurs couleurs, leurs dimensions, le maniement incessant de toutes leurs pièces facilite leur comparaison et leur classement pour aboutir enfin au jugement perceptif, qui caractérise l'activité mentale au niveau sensoriel. Et ce jugement concret s'obtient par la constitution d'images que trop longtemps les psychologues ont considérées comme des éléments figurés de la mémoire alors qu'elles sont en réalité des complexes de sensations différentes qu'utilise la conscience pour connaître les objets.

Il suffit de contempler les dessins d'enfants — j'entends les dessins libres — pour saisir d'un coup d'œil la valeur absolue de leurs images. Une barque sur l'eau, avec son intérieur visible, ses bancs, ses coussins et surtout son nom ou son numéro. L'enfant isole les objets de son intérêt et quand il les groupe en une image globale, il lui conserve ce caractère d'absolu, qu'il impose spontanément à sa représentation du monde extérieur s'il a la chance d'échapper à l'influence des adultes et d'être vraiment lui-même. Alors, il s'en donne à cœur joie. Voir un cheval dans un bâton, un bijou dans un caillou, un diamant dans un grain de sable, c'est jouir d'un bonheur inexprimable que ne saurait jamais procurer la possession réelle de telles richesses. M<sup>me</sup> Montessori a donc été bien inspirée en respectant la liberté essentielle à cette exaltation et en lui fournissant les objets sur lesquels elle puisse s'exercer.

Quand elle a ouvert à Rome sa première école qui devait être un foyer de normalisation par le travail, elle prévoyait déjà que l'habitude prise par l'enfant de relier

sans effort son attention à son activité serait utilisée plus tard « sans y penser » pour des fins plus hautes. En effet, à mesure qu'il atteindra le seuil de la période active, l'enfant s'éloignera peu à peu des objets expérimentaux pour se rapprocher des objets « naturels » du monde réel. Et disposant alors de perceptions rapides, de réactions sûres et d'associations justes, il se rendra d'autant mieux maître de ses fonctions actives pour y appliquer ses intentions, ses réflexions et ses jugements.

C'est pourquoi les grands principes montessoriens devraient permettre à toutes les « Écoles nouvelles » de se développer en tant que « Jardins d'enfants » dans un cadre de nature, de vie et de beauté. C'est à mesure que l'on se décidera à construire des écoles de plein air, dans la banlieue des grandes cités, comme le demande l'éducation de l'avenir, que la technique montessorienne, créée d'abord pour les enfants des villes, perdra de sa rigidité quelque peu artificielle, car il ne faut pas oublier que la sensation n'est pas une fin en soi et que la maîtrise fonctionnelle n'a de valeur qu'en se réalisant dans un milieu naturel. Et la normalisation sensorielle de la première enfance que M<sup>me</sup> Montessori a marquée de son génie et de son cœur ne trouvera sa pleine efficacité qu'au contact du monde réel pour la conquête duquel elle est faite, si on la considère comme la première étape d'une marche ascendante vers la conquête spirituelle.

J. DUPERTUIS.

## LES FÊTES ÉGYPTIENNES.

Pour retrouver l'atmosphère des anciens temples égyptiens, il n'est besoin que de s'attarder dans un de ceux que le temps a le mieux respectés, dans celui d'Edfou par exemple, si intact encore que d'instinct on prête l'oreille dans l'espoir de percevoir un écho décroissant de pas, ceux du prêtre qui a célébré la dernière oblation. Pour prendre une idée de leur liturgie quotidienne, il suffit d'interroger les bas-reliefs des salles, où les actes de culte sont figurés en détail. Mais il en va tout autrement si l'on essaie d'évoquer les fêtes au cours desquelles le temple et ses abords devenaient le centre de la piété populaire et de ses démonstrations, qui devaient être ardentes si l'on se fie à l'axiome d'Hérodote que les Égyptiens étaient les plus religieux de tous les hommes.

Aujourd'hui dans les sanctuaires ruinés et déserts, au milieu d'un paysage d'où les anciennes cités qui enchâssaient les temples ont complètement disparu, et d'un peuple même qui a plusieurs fois changé ses coutumes religieuses, il est difficile de s'imaginer l'aspect de ces concours de foules et des mouvements qui les agitaient. D'autant plus que les textes égyptiens, s'ils mentionnent les fêtes, n'y font que de rapides allusions sans jamais s'attarder à les décrire. Les quelques représentations qui en subsistent dans la cour de certains temples, à Louxor par exemple ou à Médinet-Habou, sont, en vertu des conventions mêmes de l'art égyptien, si analy-

tiques qu'elles fournissent une série d'épisodes, sans jamais offrir ce tableau d'ensemble qu'on voudrait imaginer et pour lequel on se trouve de prime abord réduit à des vraisemblances et à des conjectures.

### I. — LE TÉMOIGNAGE D'HÉRODOTE.

Par bonheur, ce que ni les textes ni les bas-reliefs égyptiens n'ont jamais songé à noter, l'aspect des fêtes égyptiennes pour un homme de la rue, Hérodote l'a consigné dans son Histoire.

Voyageant en 450 avant notre ère, sous la première domination perse, il a visité une Égypte pharaonique encore vivante. Bien que les traditions qu'il a recueillies soient souvent plus populaires que vraiment historiques, elles représentent ce qui se racontait en fait, au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, autour des monuments antiques. En ce qui concerne les fêtes, auxquelles il s'est vivement intéressé, il en a laissé des descriptions, en quelques phrases nettes et précises, qui complètent au mieux les renseignements tirés des monuments mêmes, ou plutôt qui constituent une toile de fond brossée d'après nature sur laquelle les détails isolés fournis par les documents égyptiens viennent s'insérer et prendre leur valeur.

Ce n'est pas à dire qu'Hérodote ait eu connaissance de toutes les fêtes célébrées en Égypte, ni qu'il en ait dressé le calendrier complet. Ses enquêtes, subordonnées au bon vouloir ou à la science de ses informateurs, n'ont guère porté que sur les fêtes célébrées alors en Basse-Égypte, où il séjourna plus longtemps. De son excursion en Haute-Égypte il ne rapporta aucune indication à ce sujet, sans doute parce que le hasard voulut qu'il n'y allât pas à une époque de l'année où il aurait pu voir les grandes festivités mentionnées par les documents égyptiens. Mais ce qu'il a recueilli sur les



fêtes du Delta fournit, parce que ce sont autant de notations directes, une idée vivante de différents genres de fêtes célébrées dans la Vallée du Nil.

Toutes les villes d'Égypte solennisaient à une certaine date de leur calendrier ce que nous appellerions aujourd'hui la fête patronale de leur divinité. Ces fêtes avaient partout le même caractère, à cause de la conception spécifiquement égyptienne du temple et du culte qu'on y pratiquait. Il n'était pas permis en effet à la foule d'envahir les cours du temple, pas plus qu'elle ne pouvait franchir la clôture du palais pour porter ses hommages à Pharaon. Mais lorsque le roi voulait se montrer à son peuple, il sortait du palais : il parcourait alors en grande pompe les rues de la ville, ou il siégeait en apparat dans quelque endroit ménagé pour cette démonstration. Les dieux de l'ancienne Égypte n'agissaient pas autrement. Aux jours de fêtes, leurs statues étaient portées en procession hors du temple, et les prêtres les exposaient sur le parcours dans des chapelles reposoirs, où elles recevaient l'adoration de leurs fidèles. Les textes égyptiens appellent ces solennités des « sorties » du dieu. Les Grecs, frappés par l'affluence de peuple qui les accompagnaient, les ont nommées des « panégories ».

Hérodote a décrit en détail une de ces panégories, celle de Paprémis, ville de l'orient du Delta dont le site n'a pas encore été identifié. Si à travers toute l'Égypte le cérémonial des sorties divines était partout à peu près identique dans ses lignes essentielles, il se différenciait suivant les cités par des épisodes tirés de la légende du dieu local. A Dendérah par exemple, dont la patronne, la déesse Hathor, était la divinité de l'amour, de la danse et des festins, le pharaon, au cours de la fête, dansait rituellement devant la déesse comme le fit David devant l'arche, et il terminait l'intermède sacré par l'offrande d'une burette de vin à la déesse. Ailleurs, surtout dans le culte des dieux mâles et guerriers, le rituel comportait

une représentation, liturgique mais poussée assez loin, du triomphe du dieu sur ses ennemis. C'était le cas de la panégyrie de Paprêmis :

A Paprêmis on fait des sacrifices et des cérémonies comme dans les autres villes. Mais dès que le soleil commence à baisser, quelques-uns des prêtres se mettent à s'affairer autour de la statue, tandis que la majorité, portant des massues de bois, se poste à l'entrée du temple. D'autres gens, qui sont tous ceux qui remplissent des vœux et dont le nombre dépasse le millier, ayant chacun un bâton, se massent, eux, de l'autre côté. La statue, mise dans un petit naos doré, a été transportée la veille dans une autre chapelle. Alors ceux qui sont restés en petit nombre autour d'elle mettent en branle un chariot à quatre roues, chargé du naos et de la statue qu'il contient. Les autres, qui se tiennent dans les propylées, en défendent l'accès. Mais ceux qui accomplissent leurs vœux, prenant fait et cause pour le dieu, les frappent et ils ripostent. Il s'ensuit une rude bataille aux bâtons. Des crânes sont fracassés et beaucoup, je pense, meurent de leurs blessures. Et pourtant les Égyptiens prétendent qu'il n'en périt absolument aucun (1).

Voilà donc une vision de la fête, saisie sur le vif, dont pas un bas-relief de temple n'a consacré l'image. Ailleurs, à Bubaste (aujourd'hui Zagazig), dont la déesse-chatte Bastet était pour le peuple une sorte d'Hathor, c'est le caractère orgiaque de la panégyrie qui a frappé Hérodote :

Lorsqu'ils se rendent à Bubaste, ils agissent comme suit. Les hommes voyagent avec les femmes, en grand nombre les uns et les autres dans chaque embarcation. Les femmes qui ont des castagnettes en frappent ; des hommes jouent de la flûte pendant toute la traversée ; les autres, hommes et femmes, chantent en battant des mains. Lorsqu'au cours du voyage ils passent auprès de quelque ville, ils approchent le bateau de la terre. Certaines femmes continuent alors de faire comme j'ai dit, mais d'autres lancent des lazzi en interpellant les femmes de la ville, d'autres dansent, d'autres se lèvent en retroussant leurs jupes. Ils font ainsi à chaque ville du rivage. Arrivés à Bubaste, ils célèbrent

---

(1) HÉRODOTE, II, 63.

la fête en sacrifiant de nombreuses victimes, et il se consomme là durant cette fête plus de vin de vigne que pendant tout le reste de l'année. Car il s'y rassemble, tant hommes que femmes sans compter les enfants, jusqu'à près de sept cent mille personnes, au dire des habitants du pays (1).

Comme on le pense bien, la trêve de la nuit n'existait pas pour ces foules en liesse. C'est à propos de la panégyrie de Saïs qu'Hérodote a décrit une de ces veillées sacrées et les illuminations qui les accompagnaient :

Lorsqu'on se rassemble à Saïs, tout le monde, pendant la nuit du sacrifice, allume en plein air un grand nombre de lampes autour de sa maison. Les lampes sont des coupes remplies de sel et d'huile ; la mèche nage à la surface et cela brûle toute la nuit. Aussi on a donné à cette fête le nom d'Allumage des Lampes. Ceux des Égyptiens qui ne peuvent venir à cette panégyrie observent la nuit du sacrifice, et ils allument tous aussi des lampes, en sorte que ce n'est pas seulement à Saïs qu'on allume, mais à travers toute l'Égypte (2).

Enfin la description des traits essentiels des fêtes égyptiennes serait incomplète, si Hérodote n'avait noté les transports d'enthousiasme ou de douleur dans lesquels la ferveur des foules se donnait libre cours, et auxquels, dans une société déjà cosmopolite, il se mêlait des pratiques barbares venues d'Asie. Il l'a fait à propos de la panégyrie d'Isis à Busiris :

Tous et toutes se frappent après le sacrifice, au nombre certainement de nombreuses dizaines de milliers de personnes ; mais en l'honneur de qui ils se frappent, il ne convient pas que je le dise. Tous les Cariens qui habitent l'Égypte, autant qu'ils sont, renchérissent sur cette pratique en allant jusqu'à se taillader le front, par quoi ils montrent bien qu'ils sont étrangers, et non égyptiens (3).

---

(1) HÉRODOTE, II, 60. — (2) *Id.*, II, 62. — (3) HÉRODOTE, II, 61.

Tel est bien ce qu'un Grec de passage pouvait voir et comprendre au milieu de la cohue qui prenait d'assaut les abords des temples au cours des fêtes égyptiennes. Hérodote l'a rendu fort exactement, en traits pleins de verve, qui fixent, je le répète, un aspect de ces festivités que ni les rituels ni les bas-reliefs égyptiens ne se sont jamais souciés de conserver. Dans ceux-ci on trouve le détail des cérémonies accomplies par les officiants et parfois, à mettre les choses au mieux, une certaine vue d'ensemble sur la composition d'un cortège. On peut grâce à eux reconstituer point par point, dans sa sécheresse théorique, le cérémonial liturgique des fêtes. Mais l'ambiance vivante de la foule, ses réactions spontanées et même ses excès si pittoresques, personne n'en a jamais parlé que le témoin oculaire que fut Hérodote. Ses descriptions vécues permettent de replacer ce que l'on apprend par ailleurs des fêtes égyptiennes au milieu d'un cadre large et animé, qui la vivifie et l'exorcise de son caractère abstrait. Elles sont un élément essentiel de la reconstruction historique.

\*  
\* \*  
\*

Est-il vraiment nécessaire de justifier les dires d'Hérodote?

Le temps est passé où l'on prenait le Père de l'Histoire pour un conteur de sornettes, parce que les traditions qu'il a rapportées sur les âges antérieurs au sien ne cadrent pas, dans bien des cas, avec les résultats de l'érudition moderne : comme si on pouvait lui faire grief de la science historique rudimentaire de son époque, telle qu'il a su en faire le point par ses enquêtes, d'ailleurs avisées et pleines de bon sens ! En tout cas personne ne conteste plus sa probité dans les descriptions de ce dont il a été témoin.

En particulier, sur le sujet qui nous occupe, bien des allusions éparses dans la vieille littérature égyptienne viennent s'insérer exactement dans le tableau qu'Hérodote a brossé des panégyries et confirmer ainsi son exactitude.



de Bubaste, était si caractéristique des fêtes égyptiennes, de toute antiquité, que le rédacteur officiel des Annales de Thoutmôsis III, gravées dans le temple de Karnak, n'hésite pas à décrire ainsi les ripailles de l'armée victorieuse en Phénicie :

Voici que l'armée de Sa Majesté était ivre et ointée de parfums tous les jours, comme cela se passe dans les fêtes d'Égypte (1).

Du reste un ostracon hiératique du Musée du Caire (2), trouvé dans la tombe de Ramsès VI, mentionne comme normal le fait que la corporation des ouvriers de la Vallée des Rois, au nombre de cent vingt hommes, ait passé les quatre jours pleins de la fête d'Aménophis-Seigneur-du-Bourg à s'amuser et à boire devant le dieu avec leurs femmes et leurs enfants.

Quant aux facéties des commères naviguant vers Bubaste, elles n'étaient qu'une imitation populacière de ce qui était spécial aux fêtes d'Hathor : la danse du roi devant la déesse. Peut-être même (le texte s'y prête admirablement) les flûtes, les castagnettes et les battements de mains entendus par Hérodote rythmaient-ils le cantique de circonstance qu'on trouvera cité plus loin.

La fête de nuit, avec la prolongation de l'orgie sur les terrasses des maisons, où l'on buvait de la bière et du vin à la lueur des lampes en invoquant bruyamment le nom du dieu, est évoquée par les fameux hymnes de Leide (3) en ces termes pudiques :

On brasse la bière en son honneur le jour de la fête ;  
la nuit, celui qui se couchait veille tard dans la nuit.

(1) SETHE, *Urkunden der 18. Dynastie*, IV, Leipzig 1907, p. 688.

(2) N. 25.234. Cf. CERNY, *Le culte d'Aménophis I<sup>er</sup> chez les ouvriers de la nécropole thébaine*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXVII (1927), p. 183-184.

(3) GARDINER, *Hymns to Amon from a Leiden Papyrus*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, XLII (1905), p. 27.

Son nom circule sur les terrasses :  
à lui la louange dès la nuit tombée !

Mais un joli texte du temple de Médamoud (1), qui décrit lyriquement la panégyrie locale de Lêto, est plus explicite. Il détaille en distiques, et non sans humour, l'enthousiasme sacré qui s'est saisi de toute la ville, où chacun célèbre la déesse suivant ses moyens :

Le clerc t'exalte en entonnant un hymne  
et les magiciens en lisant des grimoires.

Le chef (d'orchestre?) t'honore avec sa corbeille  
et les tympanistes en jouant du tambourin.

Les femmes te fêtent avec des guirlandes  
et les jeunes filles avec une couronne.

Les ivrognes font du tapage en ton honneur dans la nuit fraîche  
et ceux qu'ils réveillent te bénissent.

Il n'en est pas jusqu'à la touche exotique, notée par Hérodote à propos de la participation des Cariens aux fêtes de Busiris, qui n'apparaisse dans cette description :

Les Bédouins dansent pour toi en costume  
et les Asiatiques avec leur bâton.

Les Troglodytes se mutilent (?) pour toi en ta présence  
et les Sabéens te rendent l'adoration.

Enfin s'il était besoin, pour justifier les dires d'Hérodote sur les fêtes égyptiennes, d'apporter un texte encore plus précis, on ne saurait mieux faire que de rapprocher de sa

---

(1) DRIOTON, *Rapport sur les fouilles de Médamoud* (1926). *Les inscriptions*, Le Caire 1927, p. 27.

description de la panégyrie de Paprêmis le passage d'une stèle entrée récemment au Musée du Caire (1), qui provient de la Bouto d'Arabie, à la frontière orientale du Delta.

Le consécrateur, un certain Gménafharbòk, initié aux mystères de Bouto, vivait vraisemblablement vers le début de notre ère. Il y fit graver un poème de sa composition, en langue ancienne et en hiéroglyphes. C'était déjà à cette époque un passe-temps d'« antiquaire », de ces gens férus du passé qui, jusqu'au déclin du v<sup>e</sup> siècle de notre ère, nourrissent l'illusion de contenir l'invasion de l'hellénisme en revigorisant une civilisation pharaonique qui s'éteignait visiblement autour d'eux. Mais bien que rédigé dans la vieille langue égyptienne, le poème funéraire de Gménafharbòk est imbu de l'esprit grec, qui avait déjà conquis l'Égypte. C'est en réalité une épitaphe à la grecque, qui ne s'adresse aux vivants et ne profite de leur attention que pour leur faire entendre, en beau langage, la description des fêtes qui les amenaient à Bouto. L'antique religion des morts n'avait pas de place pour ce verbiage littéraire. D'ailleurs les phrases interminables de ce poème, étroitement soudées les unes aux autres, imitent évidemment le style poétique grec :

O vous qui venez de la Campagne du dieu, à l'époque où les  
plantes verdoient,  
pour adorer à la Fête d'Horus et pour porter secours à Min,  
quand il sort vers son reposoir, tiré par des chevaux,  
paré de l'étoile rouge, orné du pectoral,  
alors que tous ceux qui sont devant son reposoir tremblent de  
le voir en péril,  
mais que, comme il s'en tire indemne, celui qui était prostré  
de découragement se redresse,  
prend sa lance et attaque ses ennemis,  
envoyant des sujets à Celui dont le cœur est immobile!

---

(1) N. 85.932. Cf. DRIOTON, *Les fêtes de Bouto*, dans le *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXV (1943).



Voilà donc, en style ampoulé, la description d'un cérémonial identique à celui de Paprémis, sauf en un point : c'était à sa sortie du temple, et non à sa rentrée, que ses ennemis essayaient de barrer la route au dieu. Mais pour le reste, l'intervention des pèlerins, la mêlée et le triomphe du dieu, tout se passait comme à Paprémis. Seulement tandis que là les prêtres, honteux d'avouer à un étranger les conséquences barbares de leur rite, avaient forgé de toutes pièces le pieux mensonge qu'il ne mourait jamais personne des suites de la bataille sacrée, l'Égyptien de la stèle, s'adressant en égyptien à des Égyptiens, admet sans ambages la vérité brutale : ceux qui s'opposaient liturgiquement au dieu étaient bel et bien expédiés dans le royaume d'Osiris, autrement dit passaient de vie à trépas. Hérodote avait eu raison de s'en douter.

Comme on le voit, l'historien grec a saisi sur le vif, et d'une façon fidèle, la physionomie d'ensemble des fêtes égyptiennes. Perdu dans les foules bigarrées qu'il décrit, il n'a eu pour objectif que de relater ce qu'il observait autour de lui, et de noter les coutumes populaires qui caractérisaient leur célébration. C'était le peuple égyptien qui était son sujet d'études et l'objet de ses descriptions. La liturgie même des processions qui, au sortir du pylône du temple, s'engouffraient dans les venelles de la cité et procédaient, de reposoir en reposoir à l'ostension du dieu, n'avait pour lui que peu d'importance, car elle n'intéressait pas directement son enquête. Peu de fidèles d'ailleurs, sur le grand nombre des pèlerins, parvenaient à contempler ses pompes. La masse se contentait de communier dans l'allégresse générale et d'accomplir, où elle le pouvait, ses rites de dévotion.

C'est ce cadre des fêtes, nécessaire pour en ressusciter l'ambiance, qui est fourni par les récits d'Hérodote. Pour apercevoir, dans le dédale des villes en rumeur et par delà

la haie compacte des assistants les plus privilégiés, les officiants et leurs gestes rituels, c'est aux bas-reliefs des temples et à leurs inscriptions qu'il va falloir s'adresser.

## II. — LE TÉMOIGNAGE DES MONUMENTS ÉGYPTIENS.

Les narrations d'Hérodote sont donc des documents uniques pour prendre une idée d'ensemble de l'aspect des fêtes égyptiennes.

Par contre, comme nous l'avons déjà remarqué, elles ne suffisent pas pour reconstituer le calendrier festal de l'ancienne Égypte. Hérodote en effet prévient loyalement son lecteur que « les Égyptiens célèbrent de nombreuses fêtes et ne se contentent pas d'une seule » (1), mais, sur ce, il se borne à décrire six fêtes plus importantes que les autres, auxquelles il avait assisté dans les villes du Delta ou dont il avait pu interroger des témoins oculaires : celles de Bubaste, de Busiris, de Saïs, d'Héliopolis, de Bouto et de Paprêmis.

Les documents égyptiens eux-mêmes ne permettent pas d'éclaircir à fond la question. Si abondants qu'ils soient, leur nombre est encore insuffisant. Des anciens temples que l'Égypte possédait dans toutes les bourgades, il ne subsiste à vrai dire que peu de chose en dehors du groupe thébain, de celui d'Abydos et de quelques grands temples de l'époque ptolémaïque. Tous les calendriers locaux, gravés sur les murs de ces sanctuaires, ont disparu avec eux.

Toutefois il se dégage de l'étude de ce qu'il en reste quelques idées générales indiscutables. Il apparaît clairement que chaque temple d'Égypte solennisait surtout des fêtes de caractère local, dans lesquelles son dieu, patron de la cité,

---

(1) HÉRODOTE, II, 59.

jouait le rôle principal. Pourtant, en raison de la tendance à l'unification qui, dans le domaine religieux, a toujours travaillé la pensée égyptienne, une sorte de concordance s'était établie entre les calendriers des différents temples, aussi bien pour la date des grandes fêtes de l'année que pour les mystères qu'on y célébrait. En effet, avec l'assimilation de toutes les divinités seigneuriales au Soleil, au cours de l'Ancien Empire, il n'y eut si petit temple qui ne sentît le besoin d'aligner tacitement son *ordo* sur celui d'Héliopolis ; avec la diffusion du culte osrien, le calendrier et le rituel de Busiris pénétrèrent dans tous les sanctuaires ; plus tard, la prestigieuse liturgie d'Amon-Rê thébain imprégna bon gré mal gré celle de tous les autres temples de l'Égypte. Pour toutes ces raisons, il finit par y avoir partout, sous des modalités et même des noms à peine différents, des processions semblables aux mêmes saisons de l'année, des périple de même caractère sur le fleuve, des triomphes identiques des dieux sur leurs ennemis. Les vocables pouvaient changer de temple à temple, et aussi les épisodes secondaires témoins d'anciennes coutumes, mais l'essentiel était le même.

Toutes les villes d'Égypte commémoraient ainsi les événements importants de la vie terrestre de leur dieu, en particulier sa naissance et sa victoire sur ses adversaires. Elles fêtaient aussi le Nouvel An, le début de chaque mois, la crue du Nil, le commencement des labours et la moisson. Plusieurs fois l'an, la statue de leur dieu était embarquée sur le fleuve pour rendre visite aux divinités voisines et prendre part à leurs fêtes. En toutes ces occasions l'idole sortait processionnellement de son sanctuaire et elle était exposée en divers endroits à l'adoration des fidèles. Partout aussi une sortie plus solennelle que les autres, ou « grande Sortie », prenait l'allure d'une fête patronale, au cours de laquelle la statue du dieu parcourait la ville et sa banlieue pendant plusieurs jours, hébergée chaque soir dans quelque oratoire de son

itinéraire. C'était alors que des liesses nocturnes battaient leur plein à travers les cités illuminées.

Il va sans dire qu'à côté de ces célébrations liturgiques qui mettaient les villes en état d'effervescence religieuse, il y en avait d'autres que les prêtres accomplissaient à l'intérieur des temples, toutes portes closes. Telle était par exemple la fête du Nouvel An. A Dendérah, les prêtres tiraient ce matin-là l'idole de la déesse Hathor de son ténébreux sanctuaire, et ils la portaient processionnellement, dans un naos doré, sur la terrasse de l'édifice. Ils installaient le naos dans un kiosque à ciel ouvert édifié à l'angle de la terrasse, qui existe encore aujourd'hui. Au moment voulu, les portes du naos étaient ouvertes, au milieu du chant des cantiques et de la fumée de l'encens, et la statue de la déesse s'éveillait au premier jour de l'année en recevant directement les rayons du Soleil, son divin époux. Un cérémonial analogue était en usage à Edfou pour l'idole d'Horus, mais bien entendu avec une signification différente. Il est à penser, étant donnée la généralisation des rites, qu'il en était de même dans tous les temples d'Égypte et qu'une seule et même cérémonie s'y accommodait ce jour-là à chacune des théologies et des symboliques locales.

Les fêtes publiques de l'ancienne Égypte présentaient des caractères différents selon les saisons de l'année, qui étaient au nombre de trois : l'Inondation (juillet-octobre), le Printemps (novembre-février) et l'Été (mars-juin).

\*  
\* \*

La première saison, celle de l'Inondation, se trouvait la plus riche en solennités populaires. Dans un pays agricole comme l'Égypte, la crue du Nil, en interrompant le cours des travaux des champs, apportait des loisirs aux paysans, et avec eux le goût de la réjouissance. Ainsi d'ailleurs en fut-il, chez nous, de l'hiver pendant tout le Moyen-Age, si l'on en croit

les symboles des calendriers sculptés aux portails de nos cathédrales. De plus, en Égypte, la nappe d'eau qui s'étendait sur le pays favorisait les relations de ville à ville.

Une fête du Nil, dont on sait qu'elle était célébrée le 15 du premier mois à Gêbel-Silsileh, sous Ramsès III, ouvrait la série des festivités. Elle était suivie de près, dès le 20 du même mois, par une période de quinze jours que le calendrier de Dendérah appelle la « Fête de l'Ivresse ».

Ce temps sacré avait pour but de commémorer la façon dont le genre humain avait été sauvé de l'extermination. Le Soleil en effet, après avoir lancé contre ses blasphémateurs la déesse-lionne Sekhmet, armée de son glaive, s'était vu dans l'impossibilité de mettre un terme à la rage destructrice de la vengeresse, qui menaçait d'annihiler l'humanité. A la faveur de la nuit, il avait fait répandre sur la terre, dans les parages où dormait la déesse, un breuvage enivrant couleur de sang. Sekhmet à son réveil s'y était désaltérée, et l'ivresse lui avait fait passer le goût du carnage (1). Toute l'Égypte alors se réjouissait en s'abreuvant du liquide sauveur. C'était au cours de ces fêtes qu'à Dendérah le roi dansait devant Hathor et lui consacrait une burette de vin, aux accents de la cantate (2) :

Pharaon est venu pour danser,  
il est venu pour adorer.

Ô sa souveraine, vois comme il danse,  
Épouse d'Horus, vois comme il saute !

Pharaon aux mains pures, aux doigts lavés !

---

(1) Le texte de cette légende est sculpté sur les murs de la petite chapelle dite « Chambre de la Vache », au tombeau de Sêti I<sup>er</sup> dans la Vallée des Rois.

(2) JUNKER, *Poesie aus der Spätzeit*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, XLIII (1906) p. 102.

Ô sa souveraine, vois comme il danse,  
Épouse d'Horus, vois comme il saute!

Il la dépose pour toi, cette burette!

Ô sa souveraine, vois comme il danse,  
Épouse d'Horus, vois comme il saute!

Son cœur est juste, son corps est net :  
pas de ténèbres en sa conscience!

Ô sa souveraine, vois comme il danse,  
Épouse d'Horus, vois comme il saute!

La période qui suivait la Fête de l'Ivresse était consacrée aux diverses fêtes locales. Il devait en être ainsi depuis l'Ancien Empire, car à la fin du Moyen Empire les fidèles de Montou de Médamoud amenaient par deux fois en cette saison leur idole au Palais royal de Thèbes, où un banquet était servi en son honneur (1). Or Montou était le dieu qu'Amon avait supplanté comme patron de Thèbes sous la XII<sup>e</sup> dynastie, et sa visite ne s'explique que comme un souvenir, volontairement amoindri, d'une antique panégyrie.

Vers la même époque de l'année, pour ne citer que les fêtes les plus fameuses, on célébrait à Dendérah la panégyrie d'Hathor, qui a laissé son nom au mois copte d'Athyr (Hâtoûr). A Thèbes on solennisait la visite d'Amon à son « Harem du sud », c'est-à-dire à Louxor. Le souvenir de cette fête subsiste dans le nom du mois copte de Paôphi (Bâbah).

Ses cérémonies sont figurées en détail sur les parois intérieures de la grande colonnade du temple de Louxor, édifiée par Aménophis III et décorée sous le règne de Toutânkhamon (2).

---

(1) SCHARFF, *Ein Rechnungsbuch des königlichen Hofes aus der 13. Dynastie*, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, LVII (1922).

(2) WOLF, *Das schöne Fest von Opet*, Leipzig 1931.

Sur le mur ouest, à commencer la visite par le nord, on remarque d'abord les barques sacrées des dieux de Karnak, prêtes à la sortie : la plus imposante est celle d'Amon-Rê et celles de Mout et de Khonsou sont représentées en plus petit à côté d'elle. La quatrième barque est celle qui est préparée pour le roi, qui doit accompagner les dieux sur le Nil.

Dans une première scène, le roi offre, à l'intérieur du temple de Karnak, un encensement et une libation sur un amoncellement d'offrandes et de bouquets. Puis on voit la procession s'organiser et les arches sacrées sortir par le pylône, portées sur les épaules des prêtres et précédées par une musique militaire. Le roi les accompagne à pied, escorté par sa cour. A l'embarcadère du temple, une flotille est amarrée, dont chaque vaisseau doit transporter un des dieux avec son cortège.

Des bas-reliefs qui représentaient le trajet sur le fleuve, il ne reste, sur cette paroi, que le registre inférieur. On y voit encore les pelotons de soldats, avec leurs enseignes, qui de la rive faisaient escorte à la flotille, les groupes des matelots tirant les vaisseaux à la cordelle et, les accompagnant de près, les chœurs de musiciens et de chanteuses qui excitaient leurs efforts par de gais refrains, notés en hiéroglyphes (1) :

Un cabaret est préparé :  
sa tente est tendue vers le sud !

Un cabaret est préparé :  
sa tente est tendue vers le nord !

Buvez, ô matelots de Pharaon,  
aimé d'Amon, loué des dieux !

On voit ensuite qu'à l'arrivée au port de Louxor les petites barques sacrées étaient tirées des navires et transportées en

---

(1) WOLF, *op. cit.*, p. 56.

procession jusqu'au temple, à travers un quartier composé de boutiques pleines de victuailles, devant lesquelles des tables étaient servies et auprès desquelles des bouchers s'affairaient encore à égorger du bétail. Sur l'esplanade du temple, dont on a figuré les obélisques, des amoncellements de gâteaux, de légumes, de fruits et de grosses jarres enrubannées attendaient le cortège. Il s'y arrêtait un moment pour assister à un ballet acrobatique, exécuté par des ballerines au son des castagnettes libyennes, de la daraboukka et des sistres. Enfin on trouve, à l'extrémité sud de la représentation, les barques sacrées introduites dans le temple et déposées dans leurs chapelles remplies d'offrandes. Les portes du pylône se refermaient alors sur elles, le cortège se dispersait et la bombance populaire commençait.

Elle durait onze jours sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Le dernier jour, Pharaon se rendait en grand apparat au temple de Louxor pour prendre Amon et le ramener à Karnak. Il était cette fois à la tête de ses troupes d'élite, avec leurs fanfares, leurs enseignes et leurs corps auxiliaires d'étrangers. Il ne s'agissait plus en effet, comme à l'aller, de haler lentement la flottille sacrée en la faisant tirer par des matelots au son d'une musique entraînante. Le fleuve au cours rapide, gonflé par l'inondation, portait de lui-même les vaisseaux vers Karnak. Sur la rive, les soldats avaient fort à faire pour escorter au pas de course la rentrée du dieu vers son sanctuaire. C'est la représentation de ce retour qui occupe la paroi est de la grande colonnade de Louxor.

Vers la fin de l'inondation, les rites de liesse faisaient place aux rites agraires et aux cérémonies du culte d'Osiris, le dieu des morts et de la résurrection. C'était en effet l'époque où, dans les sillons creusés par la charrue au flanc de la terre, le paysan jetait à la volée les grains de froment qui devaient y mourir pour renaître à une nouvelle vie.



Le calendrier du mois de Khoiak comportait, le 22, une fête du labour de la terre, de laquelle on ne sait rien, pas plus que des fêtes de Sokaris, ancien dieu funéraire de Memphis, qui commençaient le 26 du même mois. Mais en même temps, du 12 au 30, on célébrait dans seize villes d'Égypte, à l'époque romaine, la grande panégyrie d'Osiris, dont le rituel, connu par des inscriptions du temple de Dendérah (1), était un développement de celui de Busiris. Les dix premiers jours de la fête étaient consacrés à la confection rituelle de statues moulées représentant Osiris et à la préparation des ingrédients nécessaires à leur onction. Le 22 Khoiak, une procession, qui se déployait sur le Nil, inaugurait les festivités proprement dites. Les statues étaient momifiées le 24, mises au cercueil le 25 et ensevelies solennellement le 30, dans la nécropole de la ville. C'est ce rite qu'Hérodote a vu célébrer à Busiris même.

Les fêtes d'Osiris du mois de Khoiak se clôturaient par la fête de l'Érection du Dad, ou mystère de la résurrection d'Osiris. Le Dad, cette sorte de colonne à quatre chapiteaux superposés, était le fétiche osirien vénéré à Busiris, et le symbole d'Osiris par excellence. Il représentait, croit-on, sous une forme stylisée, l'érica, ou bruyère géante, de Byblos dans le tronc de laquelle le cercueil d'Osiris, rejeté par la mer, s'était enkysté et qui avait été coupé par les serviteurs du roi Malcandre pour servir de colonne à son palais. Gisant, il représentait Osiris mort; dressé, il symbolisait le dieu ressuscité. Aussi, dès après les fêtes de Khoiak, on procédait solennellement au relèvement du signe sacré. La cérémonie est représentée, à propos de la célébration d'une fête jubilaire royale, sur un magnifique bas-relief de la tombe de Khérouef, récemment redécouverte dans la nécropole thébaine par le

---

(1) LORET, *Les fêtes d'Osiris au mois de Khoiak*, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, III (1882), IV (1883), et V (1884).

Service des Antiquités (1) et actuellement mise en état par lui pour la visite. On y voit le roi Aménophis III, escorté par la reine Tii et par six de ses filles qui jouent du sistre, tirer des deux mains la corde qui redresse le symbole, assisté dans la manœuvre par le grand prêtre d'Osiris et par trois hauts fonctionnaires de la cour. A proximité un chœur d'hommes chante, en frappant des mains, un cantique syncrétiste qui célèbre la résurrection d'Osiris-Sokaris comme soleil victorieux :

Les portes de l'Enfer s'ouvrent, ô Sokaris,  
Soleil dans le ciel, ô rajeuni !

C'est Atoum qui se lève quand on te voit briller dans l'horizon  
et que tu remplis l'Égypte de ta beauté !

Chaque fois que le ciel se parsème d'escarboucles (2),  
chaque fois tu nais comme Disque dans le ciel !

Tout autour la foule se livrait à des simulacres de combats aux poings et aux bâtons, dans lesquels les partisans d'Osiris avaient nécessairement l'avantage. C'était une façon de participer mystiquement à la déroute des puissances mauvaises et d'aider l'officiant à tirer Osiris-Sokaris des ombres de la mort.

\*  
\* \*  
\*

La saison de Printemps, occupée par de durs travaux agricoles, était naturellement moins riche en solennités. Elle voyait pourtant se célébrer, au mois de Tybi (Toûba), la fête d'Horus d'Edfou (3), qui ne durait pas moins de treize jours.

(1) AHMED FAKHRY, *A note on the Tomb of Kheruef at Thebes*, dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XLII (1943).

(2) Allusion aux colorations du ciel qui précèdent l'aurore.

(3) BRUGSCH, *Drei Fest-Kalender des Tempels von Apollinopolis Magna in Ober-Aegypten*, Leipzig 1877.

Cette solennité commençait, comme les fêtes d'Osiris en Khoiak, par une démonstration navale sur le Nil. Le dieu, embarqué sur son navire sacré avec ses divinités parèdres partait vers le nord à la rencontre des statues d'Hathor de Dendérah et d'Horus d'el-Kab conviées à sa fête. Le prince d'Edfou l'accompagnait sur son propre navire, chargé de musiciens et de chanteurs, et c'était pour tout propriétaire de bateau un pieux devoir que de se joindre à ce cortège triomphal. A la jonction avec les autres flotilles, les dieux d'Edfou montaient comme hôtes sur les navires des arrivants ; le cortège alors virait de bord et mettait le cap sur Edfou. L'entrée dans la cité se faisait avec pompe. Les dieux étaient menés processionnellement au grand temple d'Horus et leur suite s'installait à proximité pour y passer joyeusement la nuit. Le lendemain, on commençait la série des pèlerinages journaliers aux sanctuaires locaux. Les dieux étaient d'abord conduits dans un temple sis aux confins du désert ; puis c'était l'école des scribes de la ville qui avait, le jour suivant, l'honneur de les recevoir et d'être le théâtre d'une beuverie sacrée et d'une nuit de liesse organisée, comme partout ailleurs, en leur honneur. Finalement, les hôtes divins d'Horus étaient reconduits vers leur cité avec le même cérémonial que pour leur venue, au milieu d'un immense concours de peuple.

Coptos et Memphis solennisaient à la fin du mois de Méchir (Amchîr) les panégyries de Min et de Ptah, fameuses de toute antiquité, mais sur lesquelles nous manquons totalement de renseignements.

On est mieux documenté sur les fêtes d'Osiris en Abydos(1), qui commençaient le 28 Phaménôth (Baramhât) à l'époque du Nouvel Empire. Elles s'ouvraient par un cortège triomphal destiné à commémorer les victoires d'Osiris pendant son

---

(1) SCHAEFER, *Die Mysterien des Osiris in Abydos unter König Sesostris III*, Leipzig 1904.

règne terrestre sur l'Égypte. En tête s'avançaient les enseignes militaires d'Ophoïs, le dieu-chacal allié d'Osiris, l'« Ouvreur des chemins » qui indiquait la voie et menait à la victoire. Puis la barque Nechmet, arche sainte abritant l'idole d'Osiris, suivait portée sur les épaules des prêtres. Comme cela se passait pour la panégyrie de Paprêmis, des groupes d'adversaires faisaient le simulacre de s'opposer au passage du dieu : ils étaient proprement mis hors de combat à coups de gourdins, et la procession rentrait dans le temple. A huis clos, le clergé célébrait alors l'office de la mort d'Osiris, assassiné par son frère Seth. Puis les portes du temple s'ouvraient de nouveau pour laisser sortir un cortège funèbre, qui allait ensevelir le corps d'Osiris dans le faubourg de Peker. Horus, fils du dieu défunt, entraînait alors en scène, et ralliait les fidèles de son père. Dans une naumachie, organisée sur le canal de Nedit, il taillait en pièces les partisans de Seth. Puis il rappelait Osiris à la vie et le ramenait triomphalement dans son temple d'Abydos.

Le printemps se terminait un peu partout par une panégyrie d'Ernenoutet, déesse de l'abondance, qui a laissé son nom au mois copte de Pharmouti (Barmoûda).

\*  
\* \*

La fête d'Ernenoutet se trouvait en liaison étroite avec celle de Min (1), célébrée au début de la saison d'Été, le 1<sup>er</sup> Pachons (Bachans), et dans bien des endroits se confondait avec elle. Min, l'antique dieu ithyphallique de Coptos, était en effet la divinité dont la force génératrice agissait dans la crue du Nil et la croissance des plantes. Ses statues, qu'elles

---

(1) GAUTHIER, *Les fêtes du dieu Min*, Le Caire 1931.

fussent enfermées dans les temples ou dressées en plein champ comme autant de Priapes campagnards, étaient regardées comme un gage de fertilité pour la région. Aussi la fête des moissons était son triomphe aussi bien que celui d'Ernenoutet.

Les bas-reliefs du temple de Médinet-Habou, sous les portiques de la seconde cour, représentent des épisodes de cette fête, telle qu'on la célébrait sous le règne de Ramsès III, au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Un premier tableau montre le roi porté en litière le matin de la fête, par ses mercenaires libyens, vers la chapelle de Min, précédé par des membres de la famille royale et de hauts dignitaires du palais. Une musique ouvre le cortège, encadré par des officiers. Arrivé à la chapelle, le roi met pied à terre et il offre à la statue du dieu l'encensement d'usage et la libation d'eau fraîche.

Les autres tableaux montrent la procession organisée, telle qu'elle sortait des pylônes du temple.

La foule massée sur l'esplanade voyait d'abord apparaître une théorie de quatorze clercs portant sur leurs épaules les statues dorées des rois défunts, venues de leurs temples funéraires voisins pour participer à la fête. Dix-huit autres portaient chacun un insigne ou un accessoire liturgiques.

Puis un personnage isolé s'avancait : le « Nègre de Pount », noir authentique costumé en seigneur égyptien, qui apportait avec lui l'hommage de ces vastes régions, pleines de mystères et de trésors, de l'Afrique noire, dont Min passait pour le souverain. Sa présence donnait un cachet exotique à la fête. On chantait alors le cantique traditionnel :

C'est ton ami, ô Min, noir comme le basalte !

Salut à toi, ô Min, seigneur de la Cabane,

seigneur d'Akhmîm, en vrai lapis-lazuli !

Qu'il est fier ton visage lorsque, sous forme de taureau,

tu viens à travers les montagnes,

ton cœur en joie, salué comme roi des dieux !

Aussitôt après, un cérémoniaire, un large papyrus à la main, entonnait l'hymne de sortie du dieu Min et c'était à ses accents que la partie la plus sacrée de la procession apparaissait aux yeux de la foule : la reine s'avavançait, vêtue de rouge, diadème en tête et les mains croisées sur la poitrine ; le blanc taureau de Min la suivait, les cornes empanachées de hautes plumes et une étole rouge sur les épaules ; le roi marchait immédiatement derrière, en grand costume et tenant ses sceptres. Enfin, porté par vingt-deux prêtres dissimulés sous une draperie rouge étoilée de rosaces blanches, progressait lentement le pavois sur lequel la statue de Min était érigée entre deux grands éventails de plumes.

Le cortège se dirigeait alors vers un reposoir, terrasse précédée d'un escalier, sur lequel on installait l'idole. Le roi lâchait d'abord vers les quatre points cardinaux des oiseaux chargés d'annoncer la célébration de la fête à tout l'univers ; puis, prenant en main une faucille de cuivre noir damasquinée d'or, il coupait symboliquement devant le dieu une gerbe d'épeautre, qu'il déposait à ses pieds. Un prêtre en retirait un épi qu'il offrait au roi. Après un dernier hymne au dieu de la fertilité, la procession rentrait dans le temple.

Vers la fin de l'année égyptienne, on solennisait à Thèbes la Fête de la Vallée (1), dont le nom s'est conservé dans celui du mois copte de Payni (Baoûna). C'était une panégyrie funéraire, en ce sens que l'idole d'Amon quittait pendant douze jours son sanctuaire de Karnak pour aller rendre visite aux dieux et aux rois défunts de la nécropole. Le grand navire sacré du temple de Karnak, l'Ousirhêt, la transportait à travers le Nil et les canaux qui sillonnaient la plaine occidentale

---

(1) FOUCART, *La belle Fête de la Vallée*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, Le Caire 1924.

jusqu'à l'embarcadère ménagé à la limite du désert. Là, la statue d'Aménophis I<sup>er</sup>, patron de la nécropole, venait à sa rencontre et se joignait à son cortège. Amon séjournait alors tour à tour, au milieu des réjouissances habituelles, dans chacun des temples royaux bâtis en bordure des terres cultivées. Il rendait aussi visite aux dieux de la région, et en particulier à Hathor, dame de l'Occident, dans son temple de Deir el-Bahari, où, selon Diodore (1), il passait la nuit dans le sanctuaire même de la déesse sur une jonchée de fleurs. Chemin faisant le dieu traversait les divers quartiers de la nécropole. Tous les défunts bénéficiaient alors de sa visite, car on les aspergeait à cette occasion avec l'« eau du renouvellement. »

\*  
\* \* \*

Toutes ces fêtes, il faut bien le comprendre, déchaînaient partout un mouvement religieux d'une amplitude que leur seule célébration officielle ne suffirait pas à expliquer. Elles donnaient en effet le branle à toute une liturgie populaire par laquelle la foule, exclue des temples par une conception trop aristocratique de la religion, satisfaisait à domicile ou dans les rues sa dévotion.

Des études récentes (2) sur des ostraca, ou poteries écrites, recueillies dans la nécropole thébaine ont montré que les ouvriers qui travaillaient, sous les Ramessides, à creuser et à décorer les tombes royales de la Vallée des Rois étaient constitués en confréries religieuses et que certains d'entre eux remplissaient même de véritables fonctions sacerdotales, à titre privé, auprès d'idoles de leur patron, le roi Amé-

---

(1) DIODORE DE SICILE, I, 97.

(2) CERNY, *Le culte d'Aménophis I<sup>er</sup> chez les ouvriers de la nécropole thébaine*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXVII (1927).

nophis I<sup>er</sup> divinisé. Au moment du périple d'Amon, ils portaient leurs statues à la rencontre du dieu. Le fait est révélateur, car il ne peut avoir été isolé. Il y avait à Thèbes et dans toute l'Égypte bien des sanctuaires privés, et de toutes sortes de divinités, depuis les chapelles de confréries jusqu'aux laraires des maisons. Autour de ces innombrables idoles chaque célébration des fêtes du temple déclenchait donc une effervescence de liturgies personnelles, avec leurs hymnes, leurs offrandes et jusqu'à leurs processions. C'était, dans toute la ville en liesse, une sorte de parodie de la liturgie officielle accomplie par la dévotion privée.

Qu'une telle coutume favorisât les manifestations de piété, c'est hors de doute ; mais qu'elle prêtât en plus aux déviations et aux outrances populaires, c'est non moins certain. On le constate si l'on compare la liturgie de Min, si digne et même si chaste malgré la crudité de son symbole, telle qu'elle est représentée sur les murs du temple de Médinet-Habou, avec le tableau qu'Hérodote (1) trace des processions phalléphores organisées à cette occasion par les bonnes femmes dans les villages.

Ici, comme dans les autres cas, les bas-reliefs du temple ne révèlent que la liturgie réglée par le corps sacerdotal, et c'est le récit d'Hérodote qui en montre la répercussion dans le peuple. Traits qu'il faut combiner si l'on veut reconstituer la physionomie de ces fêtes égyptiennes, où des rites calmes et épurés avaient toujours pour cadre une foule débordante de ferveur, livrée sans frein à toutes les inspirations de son enthousiasme religieux.

Étienne DRIOTON.

---

(1) HÉRODOTE, II, 48.



# LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

Le désert oriental de l'Égypte n'intéressa guère Bonaparte qu'au moment de l'expédition de Syrie. Avant ces préparatifs, l'armée française avait dû se garder contre une attaque éventuelle des troupes ottomanes et, dès le 3 août 1798, une reconnaissance était poussée dans la direction de Belbeis : elle devait aboutir au combat de Salahieh, qui se déroula le 11 août. La position fut conservée et mise en état de défense (1).

Plus tard, lorsque la campagne de Syrie fut décidée, il fallut bien faire davantage et construire une ligne de défense sur la frontière égyptienne du nord-est. C'est le 23 décembre que Bonaparte donna les instructions suivantes : « Vous donnerez l'ordre au général Reynier d'ordonner au général Lagrange de se rendre à Katieh, de reconnaître la route avec la plus grande exactitude, de pousser jusqu'à la mer, de reconnaître la position de Katieh par rapport à Péluse. Il sera accompagné du chef de brigade Sanson, qui aura avec lui les ouvriers et tous les moyens nécessaires pour construire à Katieh un fort, soit en palissades, soit en maçonnerie, s'il y a de la pierre, capable de mettre 4 à 500 hommes et une certaine quantité de magasins à l'abri de toute attaque de vive force (2) ».

---

(1) C. de la JONQUIÈRE, *L'expédition d'Égypte*, II, p. 349-350, 370, 372, 374-380, 522-533 ; III, p. 177-191, 306, 308.

(2) *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*, V, p. 225-229.

Le 14 janvier, il donnait l'ordre de lui faire connaître la distance de Katieh à el-Arich et le nombre des puits qui s'y trouvent (1). Et le général Lagrange répondait trois jours plus tard : « El-Arich est un village assez considérable. Il y a de la bonne eau en abondance ; il est à une petite lieue de la mer. On y va aisément dans trois jours de Katieh (2) ».

Le 27 janvier, Bonaparte s'occupe, pour l'avenir, de la mise au point de la défense d'el-Arich : « Le général Reynier partira le 17 pluviôse de Katieh, pour se rendre à el-Arich. Il est indispensable qu'il ait avec lui au moins 250 sapeurs et le plus d'ouvriers et de maçons possible, et la quantité d'officiers du génie, des ponts et chaussées et d'ingénieurs géographes, nécessaires pour, 1° construire à el-Arich un fort de la dimension de Katieh, à l'exception que je désirerais qu'il fût en pierre et qu'on pût tirer parti de celui qu'on dit y exister ; 2° pouvoir faire la reconnaissance du local environnant, sonder les côtes et lever la carte du pays (3) ».

Entre temps, les troupes de Djezzar, Pacha de Syrie, s'étaient emparées du fort (4) et ce fut en cet endroit que se déroula la première bataille de l'expédition de Syrie. Le général Reynier arrivait le 9 février 1799 devant el-Arich, et enlevait le village. L'affaire avait été dure et coûtait deux cents tués et trois cents blessés. Aussi Reynier jugea-t-il qu'il ne pouvait s'emparer sans artillerie de siège d'un fort ceint d'un mur de maçonnerie de vingt-cinq à trente pieds d'élé-

(1) *Correspondance*, V, p. 264, 266-267, 272-273, 316 ; De la JONQUIÈRE, IV, p. 112.

(2) De la JONQUIÈRE, IV, p. 50.

(3) *Correspondance*, V, p. 281, 290-292 ; *Mémoires sur l'Égypte, publiés pendant les campagnes du général Bonaparte*, II, p. 114 ; De la JONQUIÈRE, IV, p. 114.

(4) *Mémoires du maréchal Berthier*, p. 39-40 ; BERTHIER, *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie*, p. 42 ; De la JONQUIÈRE, III, p. 498.

vation, par conséquent à l'abri d'une escalade. La forteresse fut bloquée dès le 14 février et elle capitula le 20 (1).

Pendant la campagne de Syrie, la région d'el-Arich fut l'objet des soins attentifs du commandement : « Je vous fais passer l'état des approvisionnements à mettre dans les places d'el-Arich, Katieh, Salahieh, et Belbeis ; la première de ces places doit être approvisionnée avant les autres ; Katieh le sera ensuite (2) ». Et Bonaparte donnait lui-même des détails supplémentaires le 26 février : « Quant au fort d'el-Arich, son importance est telle, que je désire que l'on n'épargne aucun moyen pour le mettre dans le meilleur état de défense. Ordonnez que l'on rase toutes les maisons qui peuvent en faciliter l'approche, et surtout tous les minarets ou terrasses qui seraient plus élevés que le fort. Faites faire un fossé tout autour, avec un massif de terre palissadé, des casemates dans les quatre tours ; autant de casernes que le local peut en permettre, un hôpital de 200 lits et des magasins (3) ».

Les travaux ne vont pas assez vite à son gré et deux semaines plus tard, il précise ses intentions : « Des personnes arrivées d'el-Arich m'instruisent qu'on n'y a encore rien fait, pas même rétabli la brèche. Veuillez donner des ordres pour que les réparations d'un fort si essentiel n'éprouvent

(1) THIBAudeau, *Hist. générale de Napoléon Bonaparte*, II, p. 138, 152 ; MIOT, *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, p. 117 ; *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, IV, p. 296 ; SKALKOWSKI, *Les Polonais en Égypte*, p. 148 ; *Le chasseur Pierre Millet*, p. 74 ; *Correspondance*, V, p. 305, 311, 315, 319, 321-330 ; *Pièces diverses et correspondance*, p. 208 ; De la JONQUIÈRE, IV, p. 124-132, 151 et suiv. ; RYME, *Égypte sous la domination française*, p. 99.

(2) De la JONQUIÈRE, IV, p. 677 ; LARREY, *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'orient*, p. 92-93.

(3) *Correspondance*, V, p. 337-338. Voir : *Histoire scientifique*, IV, p. 316 ; DESGENETTES, *Histoire médicale de l'armée d'orient*, p. 44.

aucun retard. Vous sentez qu'il peut arriver des événements tels, qu'el-Arich devienne notre tête de ligne, laquelle, pouvant tenir quinze jours ou un mois, pourrait donner des résultats incalculables (1)».

Pourtant l'approvisionnement de Katieh et d'el-Arich ne s'effectue pas sans difficultés (2), et l'état sanitaire n'y est pas parfait : « El-Arich est tranquille, lit-on dans un document daté du 14 mai, et sans inquiétude du côté de l'ennemi, ses fortifications sont entièrement rétablies ; la peste avait fait des ravages parmi la garnison, mais beaucoup ont été sauvés par le zèle d'un officier de santé de la place, et la maladie diminuait journellement (3)».

La retraite de Syrie va redonner une grande importance à la région et il sera capital de vérifier l'état des puits environnants (4). L'armée passe à el-Arich le 2 juin et Bonaparte ordonne de nouveaux travaux et des fortifications, fait approvisionner la place de vivres et de munitions, il y laisse une garnison de cinq à six cents hommes, avec six pièces de canon (5). Voici d'ailleurs les ordres donnés le même jour : « Le 1<sup>er</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> tiendra garnison, jusqu'à nouvel ordre, dans le fort d'el-Arich. Le commandant du génie y laissera 80 sapeurs et les ouvriers nécessaires. Le général d'artillerie y laissera 50 canonniers, deux forges de campagne et le nombre d'ouvriers et d'artificiers nécessaire. Il laissera des attelages pour pouvoir atteler deux pièces de campagne.

(1) *Correspondance*, V, p. 356-357 ; THIBAudeau, II, p. 181, 266.

(2) De la JONQUIÈRE, IV, p. 680-681.

(3) De la JONQUIÈRE, IV, p. 668 ; THIBAudeau, II, p. 174.

(4) *Correspondance*, V, p. 428 ; De la JONQUIÈRE, IV, p. 563.

(5) De la JONQUIÈRE, IV, p. 572, 592, 594-596 ; *Correspondance*, V, p. 440 ; *Histoire scientifique*, V, p. 468-469 ; *Mémoires sur l'Égypte*, II, p. 75-76 ; *Journal du capitaine François*, p. 337 ; RYME, p. 129 ; *Mémoires de Berthier*, p. 101-102 ; THIBAudeau, II, p. 277, 280

L'état-major sera composé d'un chef de bataillon commandant la place, un adjudant capitaine ou lieutenant, un officier supérieur d'artillerie, deux adjudants capitaines ou lieutenants, deux officiers supérieurs du génie et deux adjudants d'un grade subalterne, un commissaire des guerres. Le tout sera jusqu'à nouvel ordre, commandé par un adjudant général, qui conservera avec lui 50 hommes de cavalerie et 20 dromadaires. Cet adjudant général rendra compte au général de brigade qui sera établi à Katieh. L'ordonnateur en chef prendra toutes les mesures pour approvisionner el-Arich de tout ce qui est nécessaire à 1000 hommes de garnison pendant six mois (1). Le même jour Jacotin note dans son *Journal* : « Levé le plan des environs d'el-Arich à la boussole. El-Arich est un fort carré, de 85 à 90 toises, flanqué de quatre tours octogones. Le village au nord, qui était considérable, est déjà aux deux tiers démoli ; on va démolir le reste, pour dégager le fort, autour duquel on se propose de faire un fossé et d'ajouter de nouvelles fortifications. Le général en chef a décidé qu'il y aurait une garnison de 500 hommes, 4 ingénieurs. Cette place est regardée comme la clef de l'Égypte (2) ».

La situation restait délicate, comme le remarquent certains rapports de l'époque : « Ce fort, séparé de l'Égypte par un grand désert, ne pouvait être secouru en cas d'attaque, ni même ravitaillé en temps ordinaire qu'avec de grandes difficultés (3) ». Aussi Bonaparte désire savoir à quoi s'en tenir sur les instructions précédemment données et il écrit le 7 juin au général Berthier : « Vous donnerez l'ordre au général de division Menou de partir avec le détachement de

---

(1) De la JONQUIÈRE, IV, p. 599, 616, 632 ; BERTHIER, *Relation*, p. 110-111 ; *Correspondance*, V, p. 443-444.

(2) De la JONQUIÈRE, IV, p. 601.

(3) PELLEPORT, *Souvenirs militaires et intimes*, I, p. 157.

dromadaires et de cavalerie pour se rendre à el-Arich ; il fera l'inspection des troupes des différentes armes qui se trouvent à el-Arich. Il fera partager les magasins de subsistances en deux : il fera verser dans un ce qui est nécessaire pour nourrir la garnison pendant quinze jours ; dans l'autre, l'approvisionnement de siège, auquel on ne devra toucher qu'en cas que l'on soit investi. Il visitera les magasins d'artillerie et constatera, par un procès-verbal où se trouvera l'officier du génie, la quantité de pièces qu'il faudrait pour la défense d'el-Arich et les époques où il faudrait que cette artillerie arrivât. Il se fera remettre l'inventaire des approvisionnements d'artillerie qui existent. Mon intention est que les pièces françaises soient approvisionnées à 1.000 coups par pièce, et les pièces turques à 500. Il fera constater également par un procès-verbal la situation où se trouvent les ouvrages de fortifications et le temps que l'on croit, avec les moyens actuels, que les ouvrages seront faits (1)».

Bonaparte écrivait le 15 juin : « J'ai laissé une bonne garnison dans le fort d'el-Arich, qui est déjà dans une situation respectable (2) ». Il semble d'ailleurs absolument tranquille, puisque, dans un rapport au Directoire, daté du 23 juin, il exprime l'idée que l'occupation d'el-Arich ferme l'entrée de l'Égypte du côté de la Syrie (3). Vers cette époque, six cents hommes, sous les ordres de l'adjutant-général Cambis, formaient la garnison d'el-Arich, avec dix pièces de canon (4).

On continuait d'ailleurs à travailler avec la plus grande

(1) De la JONQUIÈRE, IV, p. 607.

(2) *Correspondance*, V, p. 454.

(3) *Correspondance*, V, p. 474.

(4) De la JONQUIÈRE, IV, p. 614-615 ; GUITRY, *L'armée de Bonaparte en Égypte*, p. 321 ; RYME, p. 136 ; *Histoire scientifique*, VI, p. 164.

activité aux fortifications de la place (1). Bonaparte estimait, en effet, qu'el-Arich et Katieh devaient être livrées à leurs propres forces (2).

Le *Courrier d'Égypte*, dans son numéro du 19 messidor an VII (7 juillet 1799), publiait la note suivante due au géomètre Costaz : « Le fort d'el-Arich donne beaucoup d'avantages à celui qui le possède ; il assure la jouissance de citernes abondantes en eau douce qui, sans avoir la pureté de celles du Nil ou de la Seine, est très potable ; il donne la facilité d'établir des magasins pour les troupes, soit qu'elles aient passé le désert pour aller d'Égypte en Syrie, soit qu'elles se disposent à passer de Syrie en Égypte. Ce fort a toujours fait partie de l'Égypte ; il est nécessaire à sa sûreté ; il est nécessaire pour agir offensivement contre la Syrie, toutes les fois que l'ennemi y organisera contre nous des moyens d'attaque ; loin de la comprendre dans le plan de démolition qui a été exécuté sur les fortifications tombées en notre pouvoir, pendant l'invasion en Syrie, le général Bonaparte ordonna d'en augmenter la force. On n'a pas cessé d'y travailler depuis quatre mois que nous l'occupons ; on vient encore d'y envoyer des ingénieurs avec de nouvelles compagnies d'ouvriers, pour perfectionner les ouvrages et augmenter de plus en plus sa force (3) ».

La vie n'y était, certes, pas très drôle. « El-Arich, écrit Lattil (4), est la clef de la Palestine et de la Syrie. Il se trouve bâti sur le sable, entouré de quelques maisons, et en face de la mer. Sa forme imite celle des Forts des anciens Romains. Mille hommes de garnison pourraient le défendre

(1) *Correspondance*, V, p. 494.

(2) De la JONQUIÈRE, V, p. 330.

(3) De la JONQUIÈRE, IV, p. 598 ; GALLAND, *Tableau de l'Égypte*, II, p. 139-140.

(4) LATTIL, *Campagnes de Bonaparte à Malte, en Égypte et en Syrie*, p. 72-73.

avec succès. Je plains bien le soldat que le sort y destine. Les Arabes les plus accoutumés aux injures du temps et à la mauvaise nourriture en éloignent souvent leurs tentes. Le germe de la peste s'y développe chaque année, et le tableau de la mer, trop souvent ennuyeux pour le navigateur, devient ici l'unique distraction de l'habitant du fort.

Au premier août, le commandant du fort se nommait Geoffroy, frère du naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, lequel écrivait à cette date : « Comme le poste d'el-Arich, très honorable par la confiance, est désagréable en ce que cette forteresse est située au milieu du désert, il a été réglé qu'il n'y feroit que trois mois de séjour et qu'un autre le releveroit ; il y a déjà deux mois qu'il s'y trouve et dans sa dernière lettre il me mande qu'il est tellement accablé de travaux qu'il voit le temps s'écouler avec une extrême rapidité (1) ».

Le commandant Geoffroy était optimiste : « Mes travaux, disait-il à son frère, sont assez considérables ; j'y ai fait de la bonne besogne en un mois de temps. Nous sommes, en un mot, à l'abri de toute insulte et en état de soutenir un siège. La conduite des ouvrages occupe tous mes instants. Le Caire est moins sûr qu'el-Arich, et, dans ce moment où l'armée est réunie sur la côte, l'ennemi doit tenter quelque moyen pour armer contre nous le pays, aussi j'attends avec impatience le succès de la campagne pour être tranquille sur ton sort (2) ».

Pourtant, dès cet instant, des rumeurs pessimistes circulaient, et bien des gens croyaient le fort d'el-Arich en danger, témoin cette autre lettre de Geoffroy Saint-Hilaire à son frère : « On présumoit que la Syrie arriveroit par terre, tandis que la Turquie nous attaqueroit par mer. De cette présomption

---

(1) GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 125.

(2) GEOFFROY SAINT-HILAIRE, p. 265-266.



nos exagérations avoient passé à l'attaque d'el-Arich et d'autres penseurs, enchérissant sur ces bruits ridicules, annonçoient savoir de bonne source qu'el-Arich avoit été pris d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. Jugez de mes mortelles inquiétudes pendant trois jours (1)».

Bonaparte allait quitter l'Égypte et la situation du fort le préoccupait. N'avait-il pas fait ordonner au général Sanson de « tout sacrifier aux fortifications d'el-Arich » (2). Enfin il développe toute sa pensée dans les instructions qu'il laisse au général Kléber le 22 août (3) :

« On ne peut pénétrer du côté de l'est qu'en traversant l'isthme de Suez par le chemin de Gaza, el-Arich, Katieh et Salhieh. Une forteresse à el-Arich, une de moindre importance à Katieh, . . . accroitraient beaucoup l'obstacle naturel qu'offre cette frontière. J'ai fait démolir le village d'el-Arich ; il faut achever de construire la casemate dans l'intérieur du fort, le chemin couvert et un glacis, une contrescarpe et les redans en maçonnerie pour découvrir et battre les bas-fonds ».

Pourtant, en prenant son commandement, le général Kléber est loin d'être rassuré et nous donnerons ici les extraits de son célèbre rapport au Directoire, daté du 4 vendémiaire an VII (26 septembre 1799). Nous y ajouterons les observations critiques de Bonaparte, à qui on l'avait communiqué (4) :

(1) GEOFFROY SAINT-HILAIRE, p. 126.

(2) De la JONQUIÈRE, V, p. 542, 544-545 ; *Correspondance*, V, p. 553 ; GALLAND, I, p. 168 ; *Mémoires de Berthier*, p. 169.

(3) De la JONQUIÈRE, V, p. 599-604 ; KELLER, *Expédition d'Égypte*, p. 298-307 ; DESPREZ, *Desaix*, p. 117.

(4) *Mémoires de Berthier*, I, p. 214 ; *Fuite de Bonaparte de l'Égypte*, PARIS 1814, p. 13, 22-23 ; ADER, *Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie*, p. 271 ; ERNOUF, *Kléber*, p. 299-300 ; *Histoire scientifique*, VI, p. 300, 364 ; De la JONQUIÈRE, V, p. 595 ; KELLER, p. 289 ; *Correspondance*, V, p. 574 ; POUSSIÉLQUE, *Lettre*, p. 18 ; LACROIX, *Bonaparte en Égypte*, p. 421, 446 ; ROUSSEAU, *Kléber et Menou en Égypte*, p. 81.

« Le général Bonaparte dit : « Alexandrie et el-Arich, voilà les deux clefs de l'Égypte. El-Arich est un méchant fort à quatre journées dans le désert, la grande difficulté de l'approvisionnement ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de deux cent cinquante hommes. Six cents mamelouks et Arabes pourront, quant ils le voudront, intercepter sa communication avec Catieh ; et comme, lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avait pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudrait pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir ».

*Commentaire de Bonaparte* : « Le fort d'el-Arich, qui peut contenir cinq ou six cents hommes de garnison, est construit en bonne maçonnerie ; il domine les puits et la forêt de palmiers de l'oasis de ce nom. C'est une vedette située près de la Syrie, la seule porte par où toute armée qui veut attaquer l'Égypte par terre, puisse passer. Les localités offrent beaucoup de difficultés aux assiégeants. C'est donc à juste titre qu'il peut être appelé une des clefs du désert ».

C'était bien l'impression que Bonaparte devait donner dans la métropole, puisqu'une note, parue dans la *Gazette nationale* bien après les événements, le 14 janvier 1800, procurait une sécurité certaine : « El-Arich est une place forte : elle a cinq bastions, une bonne contrescarpe et trois forts à 150 toises de la place. Ce qui rend cette position très militaire et extrêmement importante, ce sont les puits qui ont de la bonne eau et en abondance. Ainsi il est impossible aux Turcs d'entrer en Égypte sans, au préalable, faire le siège de cette place : ce qui est regardé comme impraticable, parce que l'armée assiégeante serait obligée de faire venir de l'eau de la Syrie, qu'elle n'aurait point de fourrages ni de bois, et qu'elle serait obligée de former sa tranchée dans des sables mouvants (1) ».

---

(1) *Le chasseur Millet*, p. 259.

Il semble bien que Bonaparte ait exagéré la force d'el-Arich, car le général Dugua écrivait en fructidor an VII (septembre 1799) qu'une « portion des murs d'el-Arich tombent d'eux-mêmes (1) ». En outre une note du comte Reynier semble lui donner raison :

« Le vallon d'el-Arich est tellement placé qu'une armée qui veut marcher de Syrie en Égypte doit nécessairement s'y arrêter, afin de réunir les moyens indispensables pour passer le désert. Une place construite à el-Arich aurait bien certainement couvert l'Égypte, aurait même donné une attitude menaçante, si elle avait été placée de manière à commander tous les puits ; si on avait pu y entretenir une garnison suffisante pour s'opposer à tout établissement dans le vallon ; si les ouvrages avaient pu être assez promptement perfectionnés pour résister jusqu'à l'arrivée des secours ; si elle avait pu être assez bien approvisionnée non seulement pour soutenir un long blocus, mais pour fournir aux besoins de l'armée qui serait venue la secourir, et poursuivre les ennemis en Syrie. Mais tout cela n'était pas ; les constructions étaient fort lentes au milieu d'un désert où tout manquait ; la mer n'étant pas libre, les vivres portés à dos de chameau suffisaient à peine pour une garnison très faible ; l'ennemi pouvait s'établir dans le vallon d'el-Arich, y trouver de l'eau pour son armée et en faire le siège, ou contenir avec peu de troupes sa faible garnison, tandis qu'il agirait en Égypte. Les travaux commencés n'étaient pas terminés, et ce poste était peu fortifié lorsque l'armée du vizir vint l'assiéger dans le courant de nivôse an VIII (2) ».

L'on va voir par les documents suivants que le général Kléber se préoccupa de la situation d'el-Arich. Suivant les

---

(1) ROUSSEAU, p. 5, note.

(2) *Mémoires du comte Reynier*, p. 23-24.

termes du général Berthier il voulut « qu'on doublât tous les postes qui protégeaient les terres cultivées, et voulut qu'au lieu d'être réduit à la simple défensive, el-Arich fût en état de donner de l'inquiétude à l'ennemi, de tenter une sortie, d'arrêter les Osmanlis et de les livrer à toutes les privations du désert (1) ».

KLÉBER AU GÉNÉRAL REYNIER.

15 vendémiaire an VIII (7 octobre).

Je viens d'apprendre que le bataillon que vous avez envoyé à el-Arich n'est que de cent cinquante hommes ; si cela est ainsi, il faut sur-le-champ y envoyer cent hommes de plus et mettre à la tête de cette troupe un chef de bataillon intelligent, qui ait l'amour de son état et l'ambition d'avancer. Il ne faut pas que cette garnison soit réduite à la simple défensive ; il faut qu'en cas d'événement elle puisse faire une sortie. Au demeurant, vous pouvez faire connaître aux officiers en général qui se trouvent à el-Arich que si la défense de ce fort répond à mon attente, la gloire et les récompenses militaires les attendent à la fois (2).

KLÉBER AU GÉNÉRAL SANSON.

15 vendémiaire (7 octobre).

Je désirerais que le chef de bataillon Cazal (3) se rende sans aucun délai à el-Arich pour prendre le commandement de ce fort. Je lui envoie directement la lettre de commande-

---

(1) *Mémoires de Berthier*, p. 243.

(2) ROUSSEAU, p. 74.

(3) ROUSSEAU, p. 75.

ment, afin d'éviter toute espèce de contestation s'il y trouvait un autre chef de bataillon (1).

KLÉBER AU CHEF DE BATAILLON CAZAL.

15 vendémiaire (7 octobre).

Vos camarades, mon cher Cazal, ont fait la campagne pénible de la Syrie, pendant que vous êtes resté à Lesbeh. Je sais que cela a été malgré vous, je sais que vous y avez été utile et grandement occupé, mais tout cela ne vaut point le passage du désert. Vous allez donc le tenter et prendre le commandement du fort d'el-Arich ; vous y serez le premier attaqué par l'armée du grand vizir ; c'est vous dire que c'est le poste d'honneur, c'est vous inviter à vous y distinguer. J'aurai l'œil sur vous ; la gloire et les récompenses militaires vous attendent à la fois. Je n'ai d'autre instruction à vous donner que celle de vous faire aimer, d'électriser les troupes

---

(1) Le chef de bataillon Cazal, le héros d'el-Arich, était affecté, en juin 1798, à la division Kléber. Il passa, en août, à la division Dugua, qui opérait dans la région de Mansourah, et fut chargé de mission en vue de l'établissement des communications. Il tomba malade à Mehallat el-Kébir et reçut cette appréciation du général Dugua : « Cet officier, qui m'a été du plus grand secours dans ma dernière marche, par le zèle et l'activité qu'il a mis à m'aider à surmonter les difficultés sans nombre que j'ai trouvées, a contracté cette maladie dans le dernier voyage qu'il vient de faire. » Il fit ensuite partie de l'armée du général Damas chargée de reconnaître la région à l'est de Mansourah. En novembre, Cazal fit une reconnaissance détaillée du littoral de Damiette, où il aménagea des emplacements de batteries, étudia les moyens de communications entre Damiette et Rosette, et mit Borollos en état de défense, et enfin fut chargé de fortifier le centre de résistance de Lesbeh. Après les incidents d'el-Arich, il prit part au siège du Caire au printemps de 1800 (De la JONQUIÈRE, II, p. 17, 387, 471, 545, 546 ; III, p. 148, 168, 302, 433, 434, 456, 458, 463).

et de vous défendre jusqu'à la dernière demi-once de pain. La nuit, on peut tout entreprendre sur les Turcs ; vous vous servirez de son ombre pour faire de vigoureuses sorties et enclouer leurs pièces, lorsqu'ils seront parvenus à les établir. Sans attendre d'autres ordres, vous partirez sitôt que vous aurez reçu la présente ; une heure de délai serait une heure précieuse de perdue, dont vous pourriez devenir responsable. Lorsque vous serez parvenu à votre nouveau poste, le chef de bataillon Geoffroy pourra l'abandonner et vous remplacer à Lesbeh (1).

KLÉBER AU DIRECTOIRE.

25 brumaire (16 novembre).

Dès que ce mouvement du grand vizir (de Damas vers Gaza) parvint à ma connaissance, je fis partir du Caire la division Reynier pour aller camper à Belbeis et renforcer les postes d'el-Arich, Katieh et Salahieh (2).

KLÉBER À REYNIER.

9 frimaire (30 novembre).

Envoyez cent hommes de plus à el-Arich (3).

Cette introduction était nécessaire pour la compréhension de l'important document qui va suivre. Il s'agit du *Journal* relatant les tristes événements qui marquèrent la prise d'el-

(1) ROUSSEAU, p. 75 ; DEHÉRAIN, *Histoire de la nation égyptienne*, V, p. 469. — Le chef de bataillon Casal arriva à el-Arich le 13 octobre suivant le rapport du capitaine Bouchard.

(2) ROUSSEAU, p. 114-115.

(3) ROUSSEAU, p. 126.

Arich par les Turcs. Ce *Journal* m'a été aimablement communiqué par M. Raoul Rousseau, à qui j'adresse ici l'expression de ma vive reconnaissance pour m'avoir autorisé à le publier.

Ce *Journal* a été rédigé par le capitaine Bouchard, dont le nom est bien connu des archéologues. En effet, ce fut le capitaine Bouchard qui mit la main sur la Pierre dite de Rosette, dans les excavations qu'il faisait faire pour réparer le vieux fort qui est à quatre cent cinquante mètres au nord de Rosette, sur la rive gauche du Nil (1). On possède très peu de renseignements sur la vie de Pierre-François Xavier Bouchard : né en 1772, ancien élève de l'École Polytechnique, cet officier du génie fut compté parmi les « sujets intelligents » de l'armée d'Égypte ; il mourut en 1832 (2).

(à suivre.)

Gaston WIET.

---

(1) *Description de l'Égypte*, XV, p. 184.  
(2) *Décade égyptienne*, I, p. 184 ; Camille LAGIER, *Autour de la Pierre de Rosette*, p. 6.

# CHRONIQUE DES LIVRES.

---

## *Visages d'Écrivains*

HENRI LAVEDAN A TRAVERS SON ŒUVRE.

ROGER VERCEL ET SES RÉCITS.

Je viens d'apprendre par une carte postale de Genève que les *Éditions du Milieu du Monde* préparent la publication complète des *Mémoires* de Lavedan, à paraître prochainement dans la *Série verte*.

D'autre part, j'attendais de savoir où était mort en 1941 l'auteur du *Prince d'Aurec* pour lui consacrer une chronique et l'on me répond par cette indication vague : « en France occupée », comme si devait se parachever l'oubli — d'ailleurs injuste — dans lequel était tombé de son vivant cet aimable écrivain.

Avec sa barbe blanche, ses yeux à demi plissés par l'habitude du sourire, il avait un air de bonne humeur, tempéré par un rien d'incertitude. Et accueillant comme il l'était, malgré ses dispositions à la raillerie, il dut être profondément affecté, ces dernières années, par la surdité qui l'isola de toute vie extérieure et mondaine. Il ne recevait même plus les candidats à l'Académie, puisqu'il ne pouvait échanger aucun propos avec eux.

Amateur d'art, sa collection d'estampes et de livres anciens était célèbre. Il adorait les bibelots, surtout ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle, et chérissait les bêtes, ses chiens, ses chats et ses oiseaux. En revanche, je doute qu'il ait beaucoup aimé les hommes, bien que la satire dans son œuvre n'aille jamais jusqu'à l'aigreur ou à la cruauté, comme chez Jules Renard ou chez Mirbeau.



De culture raffinée et de tendance conservatrice, il demeurait si passionnément attaché aux meilleures traditions françaises que certains le supportaient sans indulgence en un temps qui n'admet guère d'avoir un passé. Et si d'autres, avec plus d'outrance, l'accusaient de retarder sur son époque, c'est qu'il suffit — phénomène curieux — de peu de chose pour qu'un esprit jeune, hardi et ... « avancé » paraisse soudain aux yeux des lettrés moyens, dans leur ensemble, comme vieillot et quasi démodé (1). Est-ce parce qu'un trop grand succès momentané avait visiblement enfermé Lavedan dans un cadre officiel, dont on ne lui permettait guère de sortir et dont lui-même, à vrai dire, ne tentait point de s'évader?

D'autre part — et cela lui a nui — la société française se transforme à l'heure même où il se met à l'étudier pour la dépeindre et à la scruter dans les détails. La vie commence d'être plus difficile et la question d'argent s'en mêle. Il est moins aisé d'avoir vingt-cinq ans en 1890 qu'en 1860. (Que sera-ce donc en 1940?!) L'ambiance du boulevard parisien n'est plus ce qu'elle était autrefois, du temps des vieux fiacres. Et devant ce déclin — d'aucuns le prennent pour un progrès — on peut trouver quelque amertume dans le comique légèrement grivois du *Vieux Marcheur* et du *Nouveau Jeu*. Il y en a aussi dans le *Prince d'Aurec* qui met en scène un dilettante, et même dans le *Marquis de Priola*, ce Don Juan mondain, souple et câlin, dont Le Bargy campa si bien le personnage au théâtre que le succès alla à l'interprète encore plus qu'à l'auteur. Quant au *Duel*, lutte entre deux frères qui se disputent une âme de femme, c'est déjà du théâtre d'idées, auquel Lavedan, à l'apogée de son talent, accéda d'une façon toute passagère. Il en est de même de la comédie tragique des *Quarts d'Heure*, qui fut jouée au Théâtre libre et qu'Auguste Strindberg citait comme un modèle du genre dramatique.

---

(1) Qui se souvient qu'Henri Lavedan a été l'un des admirateurs les plus fervents de Villiers de l'Isle-Adam, prince toujours en exil des esprits... « avancés »?

\*  
\* \*

Ses premiers romans publiés, dont il faut isoler un charmant récit, *Seri*, histoire d'une vieille fille, « entichée » d'un aventurier qui se dit descendant de Louis XVII, Henri Lavedan choisit pour s'exprimer cette forme de dialogues non dramatiques, mis à la mode par Gyp et qui ne sont que la réédition moderne des dialogues de Lucien. Il fut suivi dans cette voie par Maurice Donnay, Abel Hermant, Jean Lorrain et bien d'autres. Rapides esquisses du Paris d'avant 1900 et qui dureront peut-être plus que maints prétendus chefs-d'œuvre.

Si certains critiques ont affecté de dédaigner ce genre littéraire, c'est qu'ils voyaient surtout dans les dialogues de Lavedan des « nocours » et des « fêtards », qui ont aujourd'hui — je ne sais pourquoi — assez mauvaise presse. Comme si c'était chose facile et légère que l'organisation du plaisir, Lavedan les a montrés vains et puérils, la tête vide et le cœur sec uniquement préoccupés de leur « beau physique », alors que, malgré leur apparence frivole, plusieurs d'entre eux lui servant de modèles étaient des hommes du monde à l'esprit distingué et d'une rare qualité. N'est-ce pas parmi ceux-là que se plaisait Edouard VII, quand il venait à Paris, trouvant peut-être à leur contact quelques-uns des secrets de sa fine diplomatie ?

Plus tard, en vieillissant, Henri Lavedan a reconnu que ses « fantoches » ne l'étaient pas toujours en réalité. Il a voulu les grandir en les portant à la scène, sans y réussir ; exception faite pour le *Marquis de Priola*, qui est vraiment un caractère, il ne leur a donné que de la prétention et de la grandiloquence.

Enfin, que pensera la postérité du « *Chemin du Salut* » de Lavedan, sorte de roman-fleuve, situé à mi-chemin entre les *Misérables* et les *Hommes de bonne volonté*, plus voisin de celui-ci que de celui-là. On y trouve d'admirables descriptions de Paris, des pages émouvantes, des figures finement dessinées, mais l'ensemble est ennuyeux à ire comme le sont fatalement les entreprises littéraires trop ambitieuses que n'embrase pas le génie. Par contre, rendons grâce à Lavedan d'avoir consacré

ses dernières années à écrire ses *Mémoires*, qui sont charmants, comme poudrés à frimas, avec je ne sais quel parfum de vieille France, se mêlant aux souvenirs du Second Empire et de la Troisième République.

Comment expliquer une telle fraîcheur? Peut-être l'auteur, déjà vieux, prêtait-il à sa jeunesse cet éclat que l'arrière-saison lui accordait comme elle colore de jaune d'or ces feuillages que le printemps ni l'été n'ont eu la patience de mûrir.

\*  
\* \*

On sait que M. Roger Vercel se trouvait en 1917 sur le front de Salonique, après s'être battu à Ypres, en Champagne et sur la Somme. Il était à Monastir, à l'heure des attaques finales et dans Bucarest délivrée, après la débâcle de Mackensen. Autant d'événements, qui nous valurent ses premiers livres *Notre Père Trajan*, le *Capitaine Conan* (Prix Goncourt 1934) et le sombre récit de *Léna*, idylle tragique entre un officier français et une « amazone » bulgare.

Déjà avant la dernière guerre, Roger Vercel s'était fixé en Bretagne, dans cette vieille cité de Dinan où, peintre des marins, il pouvait coudoyer à son aise malouins et terre-neuvas, qui l'emmenèrent parfois très loin, jusqu'aux bancs de morues, au grand large de l'Islande. Il les connaît bien maintenant ces solides gars des mers lointaines, lui qui s'est fait leur chroniqueur. Il a écouté toutes leurs histoires, le long de la côte bretonne, de Cancale à Guérande. Il les a accompagnés à bord des chalutiers, ceux qui triment dur pour « ferrer » le saumon ou traquer le turbot. Il a pénétré les secrets de leurs âmes violentes et retorses. Et certes, il ne les voudrait pas autrement qu'ils sont, tannés et rudes, avaricieux peut-être, parfois astucieux et rusés, mais gens d'honneur, ayant le sens du devoir, et que les mauvais coups du sort pas plus que la perfidie des bas-fonds ou des sables mouvants ne rebutent.

Après *Au large de l'Eden* qu'il a écrit pour accroître son expérience du monde et *Sous les pieds de l'Archange*, crise d'âme, dont le cadre est le Mont S' Michel, Roger Vercel a publié en 1938

la *Croisière Blanche*, où l'on navigue en zig-zag avec lui et sept cents passagers, des îles Shetland aux Féroë, du Spitzberg à Ian Mayen. Bien que les paysages l'emportent sur les récits, ce périple aux mers du Nord nous offre un nombre presque égal de petits drames vécus, de comédies légères et de menus vaudevilles que l'œil sûr de l'auteur décèle et retient au vol.

L'année suivante, paraissait *A l'Assaut des Pôles*, synthèse historique et vivante, telle que l'explorateur Charcot, le voisin de Vercel, en Bretagne, l'avait souhaitée avant de mourir tragiquement en mer, lors d'un cyclone, sur les rocs du Stranfjord. Émouvants récits de la grande aventure humaine — véritable épopée — que la recherche des pôles a suscitée. Des premiers voyages quasi-légendaires de Pythéas et de Brendan vers « la terre où le soleil ne se couche pas » jusqu'à la découverte du passage du Nord-Ouest par Parry et de celui du Nord-Est par John Franklin et Mac Clure. Puis Nansen et Andrée, Peary et Cook, Amundsen et Papanine. Puis les hommes du Sud, du capitaine Cook et de Dumont d'Urville à de Gerlache et à Scott, de Charcot à Shackleton et à Byrd... Que d'ardents et nobles visages se profilent sur le blanc décor de la banquise. Que d'images et de gestes de héros « dont nous avons plus que jamais besoin de faire la rencontre », écrit l'auteur à la fin de ce beau livre, dédié à la mémoire de Charcot et à la gloire de tous ceux qui ont consacré leur vie, et souvent l'ont donnée, à la double conquête des pôles.

\*  
\* \* \*

Il faut reconnaître qu'à l'encontre de certains « Prix Goncourt », M. Roger Vercel ne s'endort pas sur ses lauriers. Il vient de publier coup sur coup *Histoires de Marins* et surtout les trois récits de la *Clandestine* (1), œuvre tonique, robuste et saine, nouveau témoignage de toutes les ressources de l'âme française. Le premier récit — celui qui donne son titre à l'ouvrage — est le plus captivant. Sur une goélette de Paimpol, en route pour

---

(1) Éd. Albin Michel.

l'Islande, une femme s'est cachée dans la cale. Par l'extravagance de son geste, elle veut forcer Le Gonévic à se déclarer, car elle sent qu'il se dérobe. Faux calcul ! Le capitaine Barthélémy la prend pour une « coureuse » et l'exclut de la vie du bord, puis quand la mer devient mauvaise, il l'adjoint au petit mousse pour aider le cuisinier. Plus la tempête assaille le deux-mâts, plus s'accroît le désespoir de la pauvre fille. C'est alors que son orgueil se cabre. Puisque les hommes la jugent mal, elle fera son devoir jusqu'au bout, et dans la cambuse effroyablement secouée, elle ne s'arrête pas, entre les repas, de mettre tout en ordre. Au mousse malade qui l'a bafouée et qui va mourir, elle prodiguera sa tendresse et veillera sur son agonie. Et quand tout sera accompli, entendra-t-elle seulement dans le silence du poste les mots qui la réhabilitent : « Moi, je dis que pour faire ce qu'elle a fait, il faut être une vraie bonne fille. »

*Lames sourdes*, plus complexe, eût pu fournir le sujet d'un roman. Le bien qu'on a reçu des siens est un héritage à transmettre ; il faut le défendre envers et contre tout. Ainsi raisonne Sanvart le marinier, que sa gueuse de fille a décidé de trahir. Au chantage ignoble qu'elle combine, il oppose sa fidélité têtue et sans phrases.

Quant à *Torchons de toile*, dont l'affabulation est absente, ce sont des anecdotes cousues bout à bout, des scènes de bord que relate l'auteur avec une sobriété, mêlée de raison sensible, de tact et de finesse. Un récit de Vercel, j'entends du meilleur Vercel, est d'un grain fort et rugueux à la surface ; en profondeur, il met à nu l'âme secrète d'une race peu démonstrative, parfois d'humeur revêche, mais d'une honnêteté foncière, d'une pureté qu'on dirait ancestrale. A d'autres le pittoresque et la couleur locale, les mythes et les légendes ! Roger Vercel, lui, vit et raconte sa Bretagne éternelle dans le temps même dont il est le témoin. Il l'explique toute entière dans un épisode où se concentre une seule action. Et la langue qu'il emploie pour peindre les morutiers de Coutances, ou d'Avranches, est de bonne étoffe, fermement tramée, rude et souple à la fois. « Toute la baie s'étendait devant eux, comme une lumière d'argent. A gauche, les falaises s'enfuyaient droites et lisses comme un

mur blond. A droite, les monts couleur des blés s'élevaient sur la masse étamée des graviers mouillés. Les tangues brillaient, et Tombelaine y semblait à peine posée sur son socle plat, car tout, jusqu'aux rocs, était d'une légèreté diaphane. Et des plaques d'eau, d'un bleu très clair, se sertissaient des boursofflures pâles des bancs de sable.»

Jean DUPERTUIS.

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

**NOUVEAUTÉS**

**D'HIVER**

AUX  
ÉTABLISSEMENTS

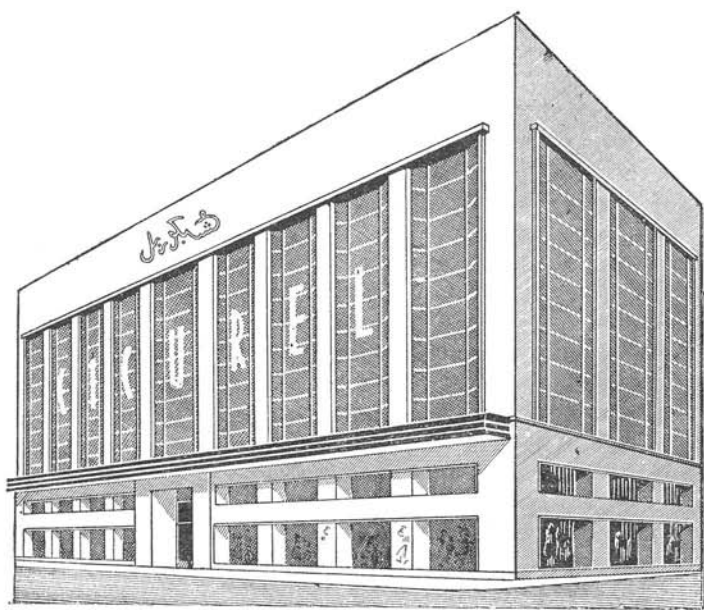


OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID



**Grands Magasins**

*Cicurel*

S. A. E.

**Les magasins les plus élégants d'Égypte**

R. C. C. 26426



# “AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE  
D'ASSURANCES SUR LA VIE

---

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

---

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

---

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie  
15, Rue KASR EL-NIL, 15

---

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. G. 35

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

---

BIR HAKIM

Volumes in-8°

**PIERRE JOUGUET**

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE  
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

**ÉTIENNE DRIOTON**

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

**GASTON WIET**

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

**BERNARD DES ESSARDS**

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

**ALEXANDRE PAPADOPOULO**

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES  
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Volumes in-16

**TAHA HUSSEIN**

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

**TEWFIK EL HAKIM**

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)  
LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

**GEORGES DUMANI**

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

**MAHMOUD TEYMOUR**

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

**CAPITAINE G...**

UN TÉMOIGNAGE

**GASTON BERTHEY**

UNE VIE À TÂTONS (*roman*)

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

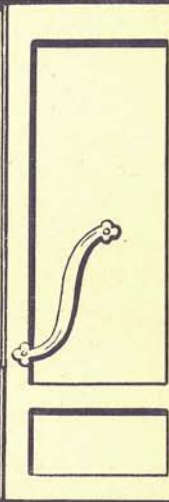
---

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

*N. B.* — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



LES  
MEILLEURES  
MONTRES



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427